

LES ARTS



DANSE:

**JOSÉ NAVAS À
MONTREAL
DANSE
PAGE B 3**

THÉÂTRE:

**LE BARBIER
AU TNM
PAGE B 7**

**AU DELÀ DE
LA CARTE
POSTALE
PAGE B 10**

**CINÉMA
page B 4
DISQUES
page B 8
MUSIQUE
page B 10**



SOURCE RADIO-CANADA ET ASSOCIATION DES RÉALISATEURS

PAUL CAUCHON
LE DEVOIR

Le 30 décembre 1958, Mme Hervé Breton de la rue Ontario à Montréal écrit au courrier des lecteurs. «*J'ai été pas mal déçue quand je me suis rendu compte que nous n'aurions pas Les Belles Histoires des pays d'en haut et La Poule aux œufs d'or. Je ne veux pas blâmer les réalisateurs de leur geste. Ils connaissent leur affaire.*»

Mme Breton est privée depuis la veille de ses émissions préférées, de son «canal 2». Et être privé du «canal 2», c'est être privé de toute la télévision puisqu'il n'y a qu'une seule chaîne en français.

Mme Breton ne sait pas encore que la grève qui vient de frapper Radio-Canada va durer trois mois. Les grévistes non plus d'ailleurs, qui croyaient descendre dans la rue pour quatre ou cinq jours.

Deux mois plus tard, dans le *Journal des vedettes*, le courrier des lecteurs déborde de commentaires. «*Grâce à la grève nous avons retrouvé nos belles soirées canadiennes du samedi, avec danses, jeux de cartes, bingos et bavardages.*», écrit une lectrice. Elle ajoute qu'elle peut enfin bavarder avec les hommes parce qu'ils ne sont plus rives devant le hockey!

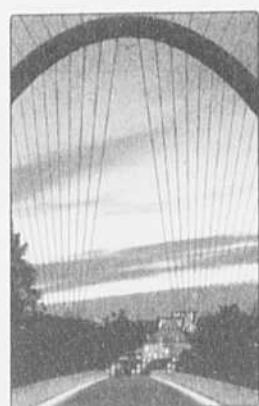
Le 7 mars suivant les 74 réalisateurs en grève signaient l'entente permettant de revenir au travail (ils y étaient de retour le 9 mars).

Et on commençait à faire le bilan d'une des plus importantes grèves de l'histoire récente au Québec.

Une grève qui a marqué la reconnaissance du premier regroupement syndical de cadres au Québec. Une grève qui a fait reconnaître le rôle créatif du réalisateur dans la nouvelle industrie naissante de la télévision.

Et une grève qui a servi d'amorce à la Révolution tranquille. Car c'est durant cette grève que René Lévesque a découvert son pouvoir public sur les foules. Et selon plusieurs témoignages, c'est à cette occasion qu'il a découvert l'oppression des francophones par le pouvoir canadien-anglais. C'est aussi pendant cette grève que Gérard Pelletier et Jean Marchand ont posé les jalons de leurs futures carrières politiques.

Samedi et dimanche prochains, les anciens combattants célébreront les 40 ans de l'événement. Mais ils s'interrogeront également sur le rôle des réalisateurs aujourd'hui, dans un monde télévisuel en éclatement.



17^e FESTIVAL

INTERNATIONAL
DU FILM
SUR L'ART

150 FILMS DE 25 PAYS

DU 9 AU 14 MARS 1999

PRÉVENTE

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN
185, rue Sainte-Catherine Ouest
DU 4 AU 9 MARS DE 12H - 18H

CINÉ-SAC 50 \$

Passeport/10 séances
Catalogue et affiche
(Une valeur de 85 \$)

TARIFS

Séances 7\$
Soirée d'ouverture 10\$
Soirée de clôture 10\$
Avant-première 135\$
Catalogue 10\$
Affiche (petite) 5\$
Affiche (grande) 10\$

INFO FESTIVAL 874-1637

<http://www.maniacom.com/fifa.html>

À QUÉBEC

Un Godot venu de l'espace

Après avoir été jouée en Belgique, Nathalie Boisvert sera enfin mise en scène ici par Niveau Parking

VINCENT DESAUTELES
CORRESPONDANT DU
DEVOIR À QUÉBEC

On s'étonne toujours devant l'histoire des auteurs de théâtre québécois qui sont joués en Europe avant de l'être ici. Quand on creuse un peu, on réalise que ce sont souvent des hasards bien simples qui mènent à de telles situations. C'est du moins le cas de Nathalie Boisvert, dont la pièce *L'Histoire sordide de Conrad B.* fut montée à Spa, en Belgique, en 1997, alors que jusqu'à aujourd'hui, aucune de ses pièces n'avait été produite ici au Québec. Explication des plus banales, pourtant: lors d'une mise en lecture par le Centre des auteurs dramatiques en 1995, un metteur en scène belge, qui justement passait par là, a eu le béguin pour ce texte et a décidé de l'emporter dans ses bagages. La production s'est faite et Nathalie Boisvert a été jouée en Europe avant le Québec, tout simplement.

L'histoire de sa première production en sol québécois ressemble passablement à l'aventure belge. Le texte de *L'Été des Martiens* a lui aussi été mis en lecture par l'entremise du Centre des auteurs dramatiques pour l'obtention d'une bourse destinée aux auteurs de théâtre. Si le texte n'a pas remporté la bourse, il a quand même réussi à faire son chemin jusqu'aux

planches. Mais cette fois-ci, le metteur en scène victime d'un coup de foudre était québécois. Et Michel Nadeau, puisque c'est de lui qu'il s'agit, a décidé de monter la pièce avec sa compagnie, le Théâtre Niveau Parking, comme il le fait à l'occasion avec des auteurs contemporains qui n'ont jamais été joués ici.

Relation particulière

L'Été des martiens sera donc montée sur la scène du théâtre Periscope. À la base, le texte raconte la relation particulière qui se développe entre deux enfants que tout sépare, explique l'auteure de sa voix douce depuis son domicile de l'Estrie. Chico et Peanut, 11 ou 12 ans, le bum et l'intello, se dénient un point commun dans leur intérêt pour les extraterrestres; ils décident non seulement de les attendre mais de partir avec eux, une fois que les petits hommes verts auront débarqué sur Terre. *J'ai passé une partie de mon enfance à Mont-Saint-Hilaire*, explique Nathalie Boisvert, et la croyance populaire voulait que ce soit un lieu de prédilection pour les ovnis. Quand j'étais petite, une ruineur avait circulé que tel soir précis, "ils" allaient atterrir; une bonne foule les avait attendus, en vain. Mais mes parents n'avaient jamais voulu me laisser y aller...», soupire-t-elle, mi-figue, mi-raisin.

Voilà pour l'anecdote qui a inspiré l'auteure. En fait, Nathalie Boisvert révélera qu'il y avait longtemps qu'elle cherchait un moyen de revenir à ce souvenir cocasse dans un de ses textes; le titre *L'Été des Martiens* lui est d'ailleurs venu bien avant que la pièce ne s'ébauche. Elle est donc partie de cette attente d'un Godot venu de l'espace et a laissé les personnages guider sa plume vers des territoires moins anodins. Car si les personnages restent des enfants et que la pièce ne manque pas d'humour, le sujet en est grave; la dramaturge affirme avoir peint, au bout du compte, un univers assez sombre. «Il y a toujours un moment précis où meurt l'enfance pour faire place à l'âge adulte, estime-t-elle; bien souvent, on est capable de le situer exactement, de le relier avec un événement isolé.» Ce sera pendant ce soir d'espoir et d'étoiles, dans le cas de Chico et Peanut, rejets d'une banlieue quelconque, non identifiée, pour qui l'avenir semble noir parce que le présent n'est déjà plus rose.

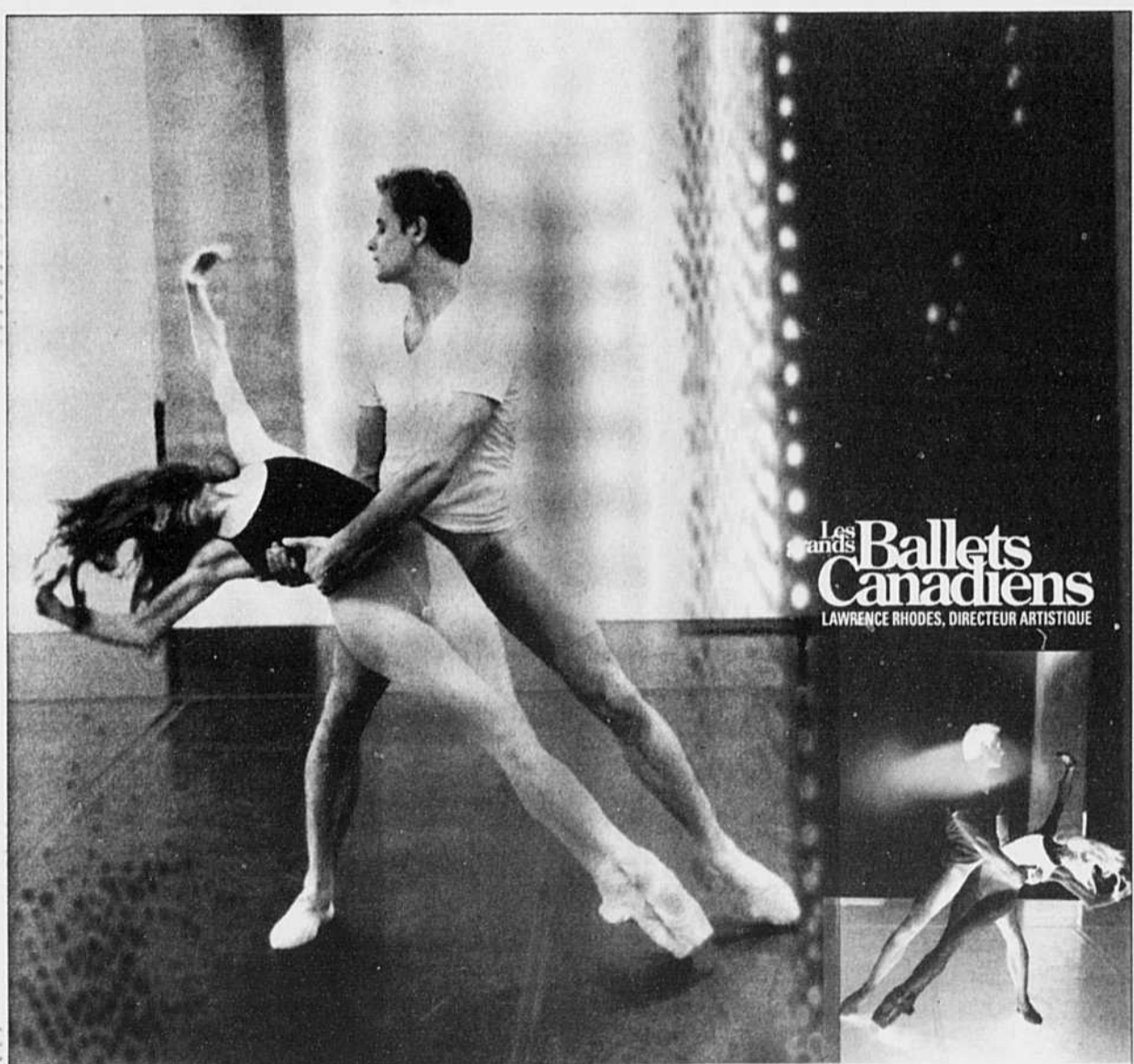
Des deux gamins, Chico est le plus rude, rompu à des expériences précoces pour son âge. L'autre est peut-être plus candide, mais il n'est pas en reste; sa sœur, troisième personnage de la pièce, est une handicapée mentale qu'il pense emmener avec eux dans leur projet d'évasion extraterrestre. *L'Été des martiens* se veut aussi l'histoire d'un apprentissage alors que chacun des personnages montre un peu de soi à l'autre. C'est aussi l'histoire d'une trahison puisque la pièce, à l'instar d'autres textes de Nathalie Boisvert, se termine plutôt mal. «Je n'y échappe pas», laisse-t-elle tomber.

Nathalie Boisvert signe avec *L'Été des Martiens* son troisième texte théâtral, après *L'Histoire sordide de Conrad B.* et *Contre*, radiodiffusé sur les ondes de Radio-Canada. Formée au bacc et à la maîtrise en art dramatique de l'UQAM, Nathalie Boisvert souhaitait d'abord devenir comédienne, raconte-t-elle: «J'ai bifurqué vers l'écriture parce que le métier de comédien me stressait trop. Tout au long de mon bacc, une petite voix me disait que je n'étais peut-être pas à ma place», évoque-t-elle en concluant.



SOURCE LE PÉRISCOPE

Nathalie Boisvert



émotions

AVEC ORCHESTRE DE CHAMBRE

11, 12, 13 et 18, 19, 20 mars 1999

Théâtre Maisonneuve, Place des Arts : (514) 842-2112

www.pda.qc.ca

OEUVRES ORIGINALES DE

> Septime Webre

> Gioconda Barbuto commanditée par

> Kevin O'Day commanditée par *Succession J.A. De Fève*Admission : (514) 790-1245
Groupes : (514) 849-8681

GRÈVE

Les réalisateurs y auront gagné le droit à la négociation collective



SOURCE ASSOCIATION DES RÉALISATEURS

En 1983, réalisateurs et comédiens (on reconnaît Jean Duceppe à l'avant-plan) célébraient le 25^e anniversaire de la grève de 1959.

SUITE DE LA PAGE B 1

Dès l'automne 1952, alors que la télévision venait tout juste de naître, les réalisateurs tentaient de se regrouper en association.

En décembre 1958, ils approuvent en assemblée la création d'une association affiliée à la CTCC, l'ancêtre de l'actuelle CSN, alors dirigée par Jean Marchand. L'arbitraire semblait alors complet dans l'embauche, les contrats, les congés.

Radio-Canada leur conteste le droit de se regrouper. Constamment bafoués dans leurs revendications, les réalisateurs prennent un vote de grève et la majorité d'entre eux, soit 74, sortent dans la rue le 29 décembre 1958, sous la houlette du président de leur association non reconnue, Fernand Quirion, alors réalisateur des *Belles Histoires des pays d'en haut*.

Des appuis de taille

Dès le premier jour, Quirion reçoit l'appui de deux groupes majeurs: l'Union des artistes, présidée par Jean Duceppe, et la Société des auteurs, présidée par Jean-Louis Roux. La CTCC marche à fond: Jean Marchand voulait tester le plan de sa centrale visant à syndiquer les cadres des grandes entreprises, ce qui n'avait jamais été fait.

Les techniciens de Radio-Canada apportent également leur appui, ce qui finit par entourer le petit noyau de 74 réalisateurs de 3000 grévistes.

«Les techniciens ne sont pas sortis dehors pour nous faire plaisir, expliquait

cette semaine au *Devoir* Max Cacopardo, jeune réalisateur à l'époque. Ils ressentent tous la même chose face à la direction de Radio-Canada.»

«C'était une direction qui n'écouait pas nos besoins, très répressive et autoritaire, continue-t-il. Radio-Canada commençait à se structurer. Depuis 1952 nous expérimentons notre métier sur le tas. Et il y avait un affrontement entre les créateurs et la direction, qui ne savait pas comment gérer la créativité du nouveau médium.»

«C'était aussi le règne de la gestion paternaliste», ajoute Jacques Languiand, qui a vécu la grève du côté des artistes. La grève marque une rupture dans l'époque de Duplessis: on passait du paternalisme au syndicalisme.»

Pour soutenir les grévistes, un groupe d'artistes a l'idée de monter un spectacle, *Difficultés temporaires*. En 48 heures on monte un spectacle de 60 numéros différents étalés sur trois soirs. Première le 12 janvier 1959 à la Comédie-Canadienne.

Le succès sera total: 30 000 personnes verront ce spectacle (et un autre subséquent, *N'ajustez pas votre appareil*). Imaginez à peu près tout ce que le Québec compte d'artistes importants sur la même scène: Jean Duceppe, Roger Baulu, Monique Leyrac, Félix Leclerc, Gratien Gélinas, Dominique Michel, Denyse Filiatrault, Denise Pelletier, Clémence Desrochers, Paul Berval, Denis Drouin, Olivier Guimond, Lucille Dumont, n'en jetez plus, la cour est pleine.

Et un homme, René Lévesque, alors animateur de télévision, qui pré-

sente sur scène, en direct, pendant 30 minutes, une version de son émission *Point de mire*. C'était le numéro qui remportait le plus grand succès. Plusieurs observateurs mentionnent que c'est à cette occasion qu'on découvre son pouvoir sur la foule.

Enjeu politique

Il y a plus encore. Car tout à coup la grève quitte le champ syndical pour devenir un enjeu politique. Fin janvier, une grande manifestation réunit à Ottawa 1500 grévistes. Peine perdue, le gouvernement conservateur ne veut pas bouger. La grève est marquée par la mauvaise foi de Radio-Canada et une manifestation de brutalité policière à Montréal.

En colère, Lévesque commence à déclarer que tout aurait été réglé en trois jours si les grévistes avaient été des anglophones de Toronto. Lévesque et plusieurs autres prennent note que les grévistes sont appuyés par tous les médias francophones mais fustigés par les médias anglophones et boudés par les réalisateurs anglophones du Canada anglais.

Dans *Le Devoir*, André Laurendeau commence à s'indigner: cette grève représente la tragédie des Canadiens français, qui ne sont pas maîtres de leurs institutions, écrit-il. Dans la biographie de Pierre Godin sur Lévesque, Doris Lussier soutient que Lévesque est devenu nationaliste pendant ces trois mois. Jean Duceppe, lui, soutient plutôt que la grève a créé le Lévesque politique. Lorsqu'elle se terminera, les réalisateurs auront gagné le droit à la négociation collective (mais pas celui de se constituer en syndicat!). Mais pour le public, ce fut la prise de conscience que la petite boîte magique était animée par des hommes et des femmes véritables qui étaient en train d'expérimenter une nouvelle invention.

Quarante ans plus tard, l'Association des réalisateurs de Radio-Canada organise, samedi prochain 6 mars, à la Cinéma-thèque québécoise, un forum pour faire le point. Car de multiples questions se posent, pour une association dont 50 % des 350 membres le sont depuis moins de cinq ans.

La télévision est en bouleversement: les chaînes se multiplient, la concurrence s'accroît, les tâches sont de plus en plus décloisonnées dans les équipes de production, de nouveaux médias apparaissent sur Internet, et la technologie permet maintenant de trier les images dans tous les sens. L'enjeu est le suivant: comment un réalisateur peut-il imprimer sa signature dans ce nouvel environnement?

«Nous devons retrouver notre enthousiasme», explique l'actuelle présidente de l'association, Nicole Tremblay. Nous nous demandons comment demeurer un groupe fort. Mais il y a tellement de compétition dans le monde de la télévision que ce sont les contenus forts et originaux qui remporteront le succès, j'en suis convaincue. Et la technologie nous pousse toujours plus loin.»

Paul Cauchon

La saga des deux films

PAUL CAUCHON
LE DEVOIR

Pour ne pas perdre la main, le réalisateur Louis-Georges Carrier a pris sa caméra et filmé tout ce qu'il voyait pendant les semaines de grève en 1959. Il en a résulté un film de 45 minutes dont on avait carrément perdu la trace. Retrouvé par hasard l'année dernière, le film a été restauré par l'Association des réalisateurs.

Ce film, que *Le Devoir* a vu en exclusivité, sera présenté le 7 mars à la Cinéma-thèque québécoise. Il s'agit d'un documentaire d'auteur et non d'un reportage journalistique. Pas de son direct: plutôt une série de vignettes scénarisées par les auteurs, avec une narration lue par Andrée Lachapelle, Guy Provost et Robert Gadouas.

Parmi les séquences les plus remarquables sur le plan historique, le voyage en train vers Ottawa des grévistes permet de voir René Lévesque, l'air bougon, circuler dans les allées, Paul Berval faire semblant de dormir, Serge Deyglun chanter à la guitare accompagné de Monique Miller et de Marcel Dubé, et Jean-Pierre Masson discuter avec Pierre Elliott Trudeau qui rit aux éclats!

À toute fin de film, on assiste aux discours célébrant la fin de la grève. Jean Marchand s'emballa: le syndicalisme, c'est la pour défendre la liberté, dit-il, pour que les gens puissent s'exprimer librement.

On boucle la boucle: Roger Racine avait tenu la caméra pour Carrier il y a 40 ans, lors du tournage de ce film militant. Aujourd'hui, il coproduit un film préparé par Max Cacopardo et Jean Lebel, film qui veut faire l'histoire de la grève.

M. Cacopardo a mené récemment plusieurs entrevues avec des témoins de l'époque. L'ancien ministre conservateur Pierre Sévigny y confirme que Diefenbaker ne voulait pas que le cabinet fédéral se mêle de cette grève.

M. Cacopardo intègre aussi dans son film les images du film retrouvé de Carrier et il prévoit terminer son œuvre dans un mois.

Mais il y a un hic. «Le film a été proposé à Radio-Canada, a-t-il dit au *Devoir*. On nous a dit que ça ne les intéressait pas et qu'il y avait beaucoup d'anniversaires à célébrer.»

Plutôt étonnant de la part d'une chaîne publique qui veut créer une chaîne spécialisée en histoire. Pour le moment, TV5 se montre très intéressé à diffuser le film.

MONTREAL DANSE

présente

Première partie: LETTRE D'AMOUR À TARANTINO

Chorégraphe: Paulo de Vasconcelos

Deuxième partie: ENTER: LAST

Chorégraphe: José Neves

à l'USINE C

Du 2 au 6 mars et du 9 au 13 mars 1999 à 20h

1345, avenue Lalonde, Montréal

(entre la rue Panet et de la Visitation, une rue au sud d'Orléans, Métro Beaudry) Billetterie:

(514) 521-4493 • Réseau admission: (514) 790-1245

loveanddeathdetails.com



love, death et autres détails

LES
ARTS

DANSE

Et vogue le navire

Après avoir subi d'importantes réductions de subvention, Montréal Danse a le vent dans les voiles comme jamais. En spectacle à l'Usine C du 2 au 13 mars prochain, la compagnie montréalaise est l'exemple type de l'antagonisme existant entre un milieu et son gouvernement.

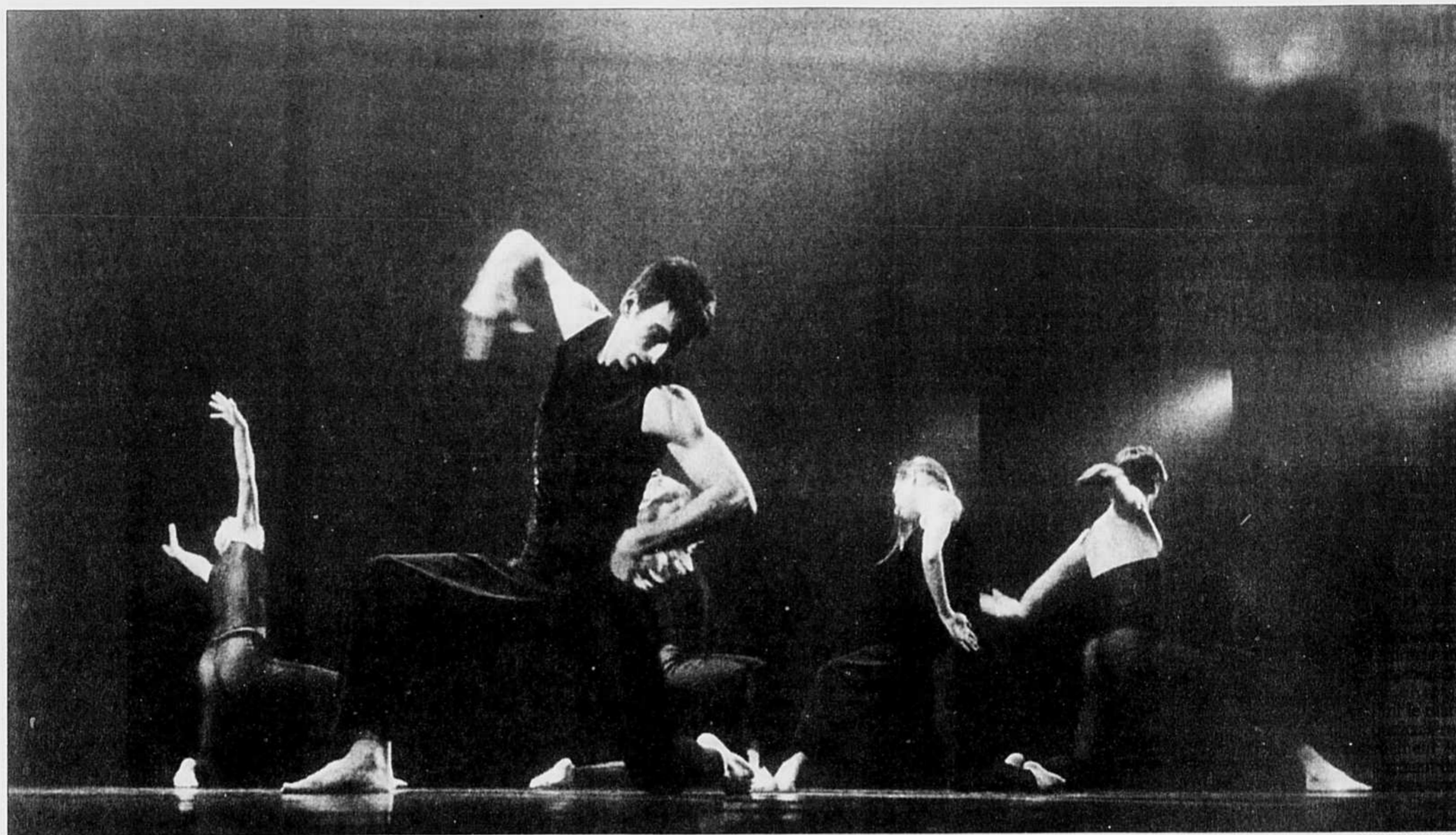
ANDRÉE MARTIN

Montréal Danse connaît depuis un peu plus de deux ans des temps difficiles. Après le passage du coupe-ret du Conseil des arts et des lettres du Québec (CALQ), une perte de plus de 100 000 \$ par année, la compagnie parvient toujours à se tenir debout. Bien sûr, il y a eu une réduction significative des dépenses: déménagement dans des locaux plus modestes, réduction des salaires du personnel de bureau, diminution du nombre de semaines de travail pour les danseurs, etc. Mais, fait étrange, au moment même où le CALQ leur reproche de produire beaucoup et de ne pas diffuser suffisamment (principale raison évoquée pour justifier la réduction de subvention), la compagnie renverse la machine et réalise ce qu'elle n'avait visiblement jamais réussi à faire auparavant. Elle inscrit à son calendrier annuel une importante tournée canadienne, avec des arrêts au Nouveau-Brunswick, à Terre-Neuve, en Ontario et dans l'Ouest, ajoute quelques dates aux États-Unis et connaît un succès grandissant auprès des programmeurs de spectacles et du public, dont les résultats se font sentir dès la saison prochaine, notamment avec une tournée américaine et européenne.

Remue-ménage

Que s'est-il donc passé? À l'origine de ce remue-ménage: Kathy Casey, directrice artistique de la compagnie, appuyée par l'ensemble des danseurs. En poste depuis 1996, elle n'a pas attendu les calendres grecques pour remanier de fond en comble les structures et modes de fonctionnement de Montréal Danse. La compagnie était en péril, et elle en avait parfaitement conscience.

Demeurant fidèle au mandat initial, basé sur la mise en place d'un répertoire provenant de chorégraphes au langage riche et diversifié, elle arrive tout de même à injecter du sang neuf sur le plan artistique, en ne ménageant ni le temps ni l'énergie, et à installer avec des œuvres intelligentes et accessibles la compagnie au programme de plusieurs théâtres. «Nous avons décidé d'inviter les artistes à faire des choses avec nous, qu'ils ne font pas



GUY BORREMAN

Enter: Last, la nouvelle chorégraphie de José Navas avec le danseur Sylvain Lafortune en avant-plan.

ailleurs, explique Kathy Casey. Ce n'est pas intéressant pour personne lorsque les interprètes reproduisent quelque chose qui a déjà été fait. Ce qui est intéressant, c'est d'entrer dans un processus de création et de voir ce que l'on peut faire ensemble. L'idée derrière tout ça, c'est d'essayer autre chose. De plus, nous voulons vraiment encourager des créateurs chevronnés, mais aussi des jeunes, à aller au bout de leurs idées. Pour ça, nous avons toujours un dialogue artistique avec les chorégraphes lors du processus.»

Le choix d'artistes tels Paula de Vasconcelos, Pigeon International et José Navas, l'un des chorégraphes les plus en vue à Montréal actuellement, entre de plain-pied dans cette philosophie de travail. L'une provenant du théâtre, l'autre n'ayant jamais fait l'expérience de création pour des groupes de plus de trois danseurs, le défi était à la fois grand et tentant. Dans le

même ordre d'idées, Montréal Danse fera appel l'an prochain à de jeunes chorégraphes parmi les plus prometteurs, dont Dominique Porte et Estelle Claretton, des créatrices aux univers foisonnant d'images et d'idées.

Un spectacle prometteur

Grâce à ce mandat élargi, le public montréalais aura droit cette saison à un spectacle énergétique, entre l'humour, la dénonciation et la folie. Au programme, deux pièces, deux signatures, deux manières de voir et de présenter le corps en mouvement. *Lettre d'amour à Tarantino* de la metteuse en scène Paula de Vasconcelos — en reprise ici — s'inscrit dans la veine des œuvres de danse-théâtre qui ont quelque chose à dire, et n'ont pas peur de le dire. Clin d'œil au cinéaste Quentin Tarantino, reconnu pour ces univers décapants, violents et, disons-le, machos, cette pièce nous renvoie des images inventives ou les armes à feu, les relations de couple, la passion et la destruction demeurent au centre d'une danse pleine de verve. «Cette pièce n'a pas été beaucoup vue à Montréal, précise Manon Levac, danseuse chez Montréal Danse. Nous avions envie de la présenter une fois de plus. C'est un autre ton que le travail de José Navas, la seconde œuvre au programme. C'est fantaisiste, parfois humoristique, et les deux univers, celui de José et de Paula, vont bien ensemble.»

Si la pièce de Paula de Vasconcelos traite du ridicule et de la violence et fait appel au talent dramatique des interprètes, celle de José Navas, elle, s'attarde plutôt à l'inévitable et intense moment de la mort. Sur une musique prenante de Laurent Maslé, cette première œuvre de groupe de Navas, présentée en première mondiale à Santa Fé (Nouveau-Mexique) en juin dernier, risque de faire son effet. «Enter: Last est une pièce qui frappe énormément, affirme Manon Levac. Elle frappe par l'énergie du mouvement, l'énergie de la musique et la beauté des images, souvent saisissantes. Tout est

dans le choc, le choc des images, le choc des mouvements, le choc de l'énergie. C'est aussi une pièce segmentée, mais chaque section est bien imbriquée aux autres. Au bout du compte, on sent le même voyage, ou encore, différentes facettes d'une même chose.»

À l'origine de cette création, l'idée selon laquelle toutes les images d'une vie se déroulent à toute vitesse avant le dernier souffle. Pour celui dont la perte d'un être cher — le chorégraphe William Douglas — ne remonte pas à si longtemps, la mort semble être au cœur de toutes choses. «J'avais envie de parler de la vie, précise José Navas. Nous allons vivre l'avènement de l'an 2000, et je trouve ça extraordinaire. Une manière de parler de la vie, pour moi, c'est de parler de la mort. Parler de la mort me permet de montrer la grande valeur de la vie.» Au centre de la pièce, il y a donc une femme, celle-là même qui va mourir. Autour d'elle, des danseurs énergiques, toujours sur la corde raide, représentant cette vie qui défile jusqu'à la fin, jusqu'à la lumière finale. De là, la vitesse contenue dans la danse, et l'effet-choc dont parle Manon Levac.

«Avec Enter: Last, j'ai du vaincre ma peur de la vitesse. Ici, il y a un rapport à la vitesse du mouvement, mais aussi à la vitesse de réaction. Nous ne devons pas nous poser trop de questions, nous devons plonger dans chacune des situations. C'est une pièce difficile à porter, parce qu'elle est très exigeante sur les plans physique et émotif. Vraiment, des jours, j'ai l'impression de me défoncer et de défoncer quelque chose.»

Mais le jeu en valait visiblement la chandelle. Avec Enter: Last, José Navas admet avoir touché à l'aboutissement d'un cycle — un cycle aux ambiances sombres et à l'énergie physique prononcée, entamé avec *Luna Llena* et *One Night Only* — tandis que Manon Levac affirme avoir trouvé dans le travail de (et avec) José Navas un terrain d'échange riche et un défi à la mesure de ses désirs.



Le chorégraphe José Navas

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Dulcinée Langfelder et Compagnie
PRÉSENTE

Victoria



D'après une idée originale et des textes de CHARLES FARIALA

avec RÉAL BOSSÉ et DULCINÉE LANGFELDER

Composition électroacoustique: CHRISTIAN CALON

Scénographie et éclairage: ANA CAPPELLUTO Vidéo: YVES LABELLE et JIMMY LAKATOS

Mise en scène: KATE BLIGH et MARYSE PIGEON Direction technique et son: CLAUDE DESORMEAUX

«Langfelder est une magicienne du théâtre. En une heure et quart de plaisir, elle nous fait éclater de rire et nous saisit de compassion car il s'agit d'une artiste puissante et vraie.» Linde Howe-Beck, revue Gestes, France.

Du 24 au 27 février et du 3 au 6 mars 1999 à 20 h



L'AGORA DE LA DANSE

840, RUE CHERRIER MÉTRO SHERBROOKE

525-1500

Admission 790-1245

BANQUE LAURENTIENNE

Le plaisir croît avec l'usage

René Richard Cyr
ACCUEILLE ANDRÉ MÉLANÇON,
Sonia Vachon, son amie,
et les invitésqu'André a proposés: CLAUDE GAUTHIER, ENSEMBLE ROMULO LARREA ET VERONICA LARC, JOCELYN BÉRUBÉ, LOUISE FORESTIER, SYLVIE LEGAULT,
MARTINE FRANCKE, MICHEL RIVARD, DOMINIQUE LEDUC, SOL, ANNE-MARIE LEBLANC, ANDRÉE LACHAPPELLE, BOBBY THOMPSON

Ce dimanche de 20h00 à 21h30

BLANQUETTE-CRÉMANT
DE LIMOUX
CIVIL ST-LAURENT

ARCHAMBAULT



Télé-Québec

CONCEPTION ET DIRECTION ARTISTIQUE:
RENÉ RICHARD CYR ET DOMINIC CHAMPAGNE
DIRECTION MUSICALE: ALAIN LEBLANC ET CHARLES BARBEAU
RÉALISATION: JEAN-JACQUES SHEITTOYAN
PRODUCTEURS: GUY LATRAVERSE ET BERNARD SPICKLERSi vous désirez assister à un enregistrement
de l'émission Le plaisir croît avec l'usage,
téléphonez au (514) 526-7090 poste 564

LES ARTS
CINÉMA

Histoire d'amour et de passion

Marc Robitaille et François Bouvier coscénarisent *Histoires d'hiver*



Une scène de *Ma 6-T va crack-er*, un film de Jean-François Richet

Banlieue rouge

MA 6-T VA CRACK-ER

Réalisation: Jean-François Richet. Scénario: Jean-François Richet, Arco Descat C. Avec Arco Descat C., Jean-Marie Robert, Malik Zeggo, Moustapha Ziad, Karim Rezeg. Image: Valérie Le Gurun. Montage: Jean-François Richet. Musique: White & Spirit. France, 1997, 1h45, v.o. avec s.t. anglais. Précédé du court métrage *Line-Up* de Ziad Touma. Cinéma Impérial.

ANDRÉ LAVOIE

Que bon nombre de banlieues françaises soient devenues de véritables poudrières, il n'y a malheureusement rien de nouveau à cela. Il suffit d'avoir eu la malchance de s'y promener ou de s'être égaré dans quelques corridors miteux de HLM au bord de l'écroulement pour comprendre que l'être humain le plus sain d'esprit aurait bien du mal à y garder le moral, encore moins son calme. Jean-François Richet a grandi dans l'une d'entre elles, il y vit toujours et a eu plus d'une fois maille à partir avec la police: l'univers de son deuxième film, *Ma 6-T va crack-er*, est peuplé de personnages qui ressemblent à ses voisins, ses amis et ses ennemis. Tout ça pour dire qu'il a le nez bien collé à son sujet et qu'il est pleinement conscient qu'il fait les coins ronds. Si vous pensez qu'il croit que le salut passe peut-être par les armes, vous n'avez pas complètement tort.

Ce film semble avoir été tourné par un adolescent boutonneux en pleine révolte antiplanétaire. Richet ne s'embarrasse pas de nuances pour défendre ses thèses et exposer son point de vue sur le désœuvrement des jeunes et leur situation économique difficile, sans compter les misères du racisme. Avec une bande sonore surchargée (ceux qui détestent le hip-hop, soyez prévenus), un montage hachuré et une caméra fébrile, il plonge tête baissée dans cet univers de béton et de balles perdues. La détermination du cinéaste, le caractère d'urgence qu'il injecte à son film, autant de bonnes notes à donner à cet élève turbulent du cinéma français qui s'éloigne féroce des tics de ses aînés et de quelques dignes représentants de sa génération, dont Mathieu Kassovitz. Richet considère d'ailleurs *La Haine* comme un film de science-fiction.

Mais de la science-fiction au vidéoclip, il n'y a qu'un pas. Même s'il se plaît à citer Eisenstein et à se définir comme «marxiste et protestant», le cinéaste s'est laissé littéralement emporté par la fébrilité de son sujet et l'atmosphère survoltée de l'univers qu'il met en scène, le tout sur fond musical approprié. Il suit, plus ou moins attentivement, Arco, Malik et Moustapha, trois jeunes paumés qui n'ont pas assez de leurs deux mains pour perdre tout leur temps, paralysés par les statistiques du chômage et s'ennuyant ferme à l'école, lorsqu'ils daignent s'y pointer. Leurs vagabondages, bagarres, actes de vandalisme et autres larcins sont entrecoupés de quelques clin d'œil sur d'autres jeunes, d'autres bandes, tout aussi paumés qu'eux. Les adultes sont pratiquement absents du paysage — les professeurs sont à peine visibles et on ne voit pas l'ombre d'un père ou d'une mère —, les figures d'autorité sont tournées en ridicule, quand elles ne sont pas carrément corrompues, et la police est considérée comme une armée incontrôlable venue mettre l'ennemi en pièces.

Ma 6-T va crack-er a sans doute le mérite d'éclairer les âmes bien-pensantes sur une réalité cruelle mais il le fait avec un matraquage visuel et sonore si abrutissant qu'il est difficile d'y percevoir les intentions réelles du

BRIAN MYLES
LE DEVOIR

Un univers de différence sépare le livre de Marc Robitaille, *Des histoires d'hiver, avec des rues, des écoles et du hockey*, et le film de François Bouvier qui en a été tiré, intitulé tout simplement *Histoires d'hiver*. Un fil conducteur relie néanmoins le littéraire au filmique: une passion certaine pour le hockey.

Histoires d'hiver, le dernier film de Bouvier (*Les Pots cassés*), prenait l'affiche hier dans une trentaine de salles à travers le Québec. Hockey, cartes des joueurs-vedettes qu'étaient les Henri Richard, Bobby Hull et compagnie, premiers baisers de l'adolescence, chronique nostalgique des années 60 sont autant de mots clés permettant de comprendre la nature de ces *Histoires d'hiver* toutes tranquilles.

En gros, c'est l'histoire d'une passion exprimée par Martin Roy (Joël Drapeau-Dalpe), 12 ans, un jeune vivant avec ses parents (Diane Lavallée et Luc Guérin) dans la banlieue de Montréal de la fin des années 60. Le jeune, qui ressemble à des milliers de Québécois aujourd'hui dans la trentaine, ne vit que pour et par le hockey de rue, les cartes avec l'indigeste gomme baloune rose, les matchs télévisés auxquels monsieur René Le-cavalier prêtait voix et vocabulaire et, surtout, la perspective d'assister en personne à une partie des Glorieux (à l'époque, ils méritaient bien l'épithète). Bref, tout est hockey dans la

vie de Martin, un élève moyen de 7^e année, passage obligé de l'ancien régime scolaire avant le secondaire, au cours duquel il fait banalement l'apprentissage de quelques réalités de la vie adolescente. Un film sobre, une reconstitution d'époque somme toute réussie, une trame sonore signée Michel Rivard et des personnages et des situations qui risquent de plaire à toute la famille.

Du livre au film

Dans un bistro de la rue Saint-Denis, le réalisateur et coscénariste François Bouvier et l'autre coscénariste, Marc Robitaille, sont au diapason: tous deux grippés. Il ne leur reste en ce matin malade qu'une dizaine de jours d'attente avant de connaître enfin la réaction du public à leur première œuvre en duo. M. Bouvier est un habitué des cosignatures. Il avait déjà coscénarisé, coréalisé et coproduit avec Jean Beaudry *Jacques et novembre* et *Les Matins infidèles*. Marc Robitaille est en territoire inconnu. Après avoir publié en 1987 *Des histoires d'hiver, avec des rues, des écoles et du hockey*, il entend dire que le producteur Claude Gagnon a toujours rêvé de traiter un film sur le hockey. Il lui envoie tout simplement un exemplaire du recueil, une sorte de journal intime à la première personne écrit par un garçon de dix ans avec le vocabulaire d'un garçon de dix ans.

Et puis voilà qu'en 1992 Marc Robitaille et François Bouvier commencent à scénariser *Histoires d'hiver*. Défi de taille car, à la première lecture, l'œuvre littéraire ne se prête pas facilement à la construction d'un film.

Le charme tient dans l'écriture enfantine qui se lit: «Une chance qu'il a commencé à neiger parce que ça nous a donné l'idée de faire des mottes et de les lancer sur l'école ou sur des filles. C'est plus facile l'école parce que les filles elles arrêtent pas de bouger. Mais c'est moins drôle.» Et puis le bouquin est essentiellement tissé des réflexions du garçon de dix ans et du spectre des Henri et Maurice Richard.

Il a fallu que Bouvier et Robitaille inventent des personnages

Quand il a écrit *Des histoires d'hiver, avec des rues, des écoles et du hockey*, Marc Robitaille n'avait pas du tout envisagé que son œuvre pourrait être portée à l'écran. «Je ne voyais pas ça comme un film. C'était trop un discours intérieur. Je trouvais que l'intérêt du livre venait surtout de la langue, des pensées complètement candides du petit gars.»

«Entre le récit et le film, il y a un univers», reconnaît François Bouvier. Il a donc fallu que MM. Bouvier et Robitaille inventent des personnages, en approfondissent d'autres, comme l'oncle Maurice (Denis Bouchard) ou la rigide institutrice mademoiselle Chouinard (Suzanne Champagne), qui étaient à peine effleurés dans le livre. Il a également fallu qu'ils créent une sorte de tension

dramatique et, pour y parvenir, ils ont choisi de vieillir le personnage central et de tous les mettre en situation de transition.

Le p'tit gars de dix ans du roman devient ainsi dans le film un pré-adolescent de 12 ans vivant l'importante période de changement que l'on connaît. Coïncidence, l'adolescence se trouve explorée dans deux films québécois simultanément à l'affiche. *Histoires d'hiver* traite sans trop faire de vague de l'adolescence d'un passionné du hockey, fondamentalement jovial, tandis qu'*Emporte-moi*, de Léa Pool, nous entraîne dans les abîmes intérieurs d'une toute jeune femme en détresse. Mais là s'arrêtent les comparaisons.

«On est toujours accroché à ces histoires d'adolescence», dit François Bouvier. C'est tellement une période déterminante de nos vies. Notre façon d'agir à ce moment-là va se répercuter pour le restant de notre vie.»

Selon François Bouvier, les comportements qui surviennent à l'adolescence risquent de perdurer à l'âge adulte. Qui est donc Martin, l'adulte celui qui narre le film en se replongeant dans ses souvenirs? Un être de passion, présume le réalisateur. «La passion de Martin pour les cartes de hockey, ça va être la même passion qu'il va appliquer plus tard, que ce soit avec le travail ou avec les femmes.» Si cela est exact, Dieu qu'il doit aimer les femmes, ce Martin boulimique de travail. Vous aurez compris que les cartes, c'est toute sa vie.

CINÉMA ST-LÉONARD
9480 LACORDAIRE 324-9227
PRÉMONITIONS (13)
STARTREK-INSURRECTION V.F. (G)
ENNEMI DE L'ÉTAT (G)
LE PORTEUR D'EAU (G)
LE PUISSANT JOE YOUNG (G) et autres!
CONSULTEZ LES HORAIRES CINÉMA

« UNANIMITÉ TOTALE DE LA CRITIQUE ET DU PUBLIC! »

Joël Drapeau-Dalpe
Denis Bouchard
Luc Guérin
Diane Lavallée
Suzanne Champagne

1967, une quête, des rêves, un héros...

Histoires d'hiver
YURI YOSHIMURA-GAGNON ET CLAUDE GAGNON PRÉSENTENT
UN FILM DE FRANÇOIS BOUVIER

Alex Ivanovici Patrick Thomas Maude Gionet Robert Toupin Sylvie Legault
Marc Gélinas Roger Léger Mathieu Beaumier Cédric Pépin
François Bouvier Marc Robitaille Marc Robitaille
Allen Smith Claude Beaupré Normand Mercier Jean-Baptiste Tard
Michel Rivard André Corriveau Martine Beauchemin

UNIPRIX présente
TOS ckmtf énergie b'heivjo 3E

À L'AFFICHE!

CINÉPLEX ODÉON QUARTIER LATIN	CINÉPLEX ODÉON LASALLE (Place)	LES CINÉMAS QUZZO LANGELIER 6	LES CINÉMAS QUZZO DES SOURCES 10	CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Galeries)
CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE	CINÉPLEX ODÉON BROSSARD	CINÉPLEX ODÉON ST-BRUNO	MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE	CARRÉFOUR DU NORD ST-JÉRÔME
CINÉPLEX ODÉON CARREFOUR DORION	LES CINÉMAS QUZZO PLAZA DELSON	CINÉMA X-1 GATINEAU	CINÉMA X-1 ST-HYACINTHE	CINÉMA X-1 PLAZA REPENTIGNY
LES CINÉMAS QUZZO TERREBONNE 8	LES CINÉMAS QUZZO STE-THERÈSE 8	CINÉMA CARNIVAL CHÂTEAUGUAY	CINÉMA ENTREPRISE CINÉMA DU CAP	CINÉMA CAPITOL DRUMMONDVILLE
CINÉMA ENTREPRISE FLEUR DE LIS GRANBY	LE CARRÉFOUR JOLIETTE	LE CARRÉFOUR SORÈL-TRACY	CINÉMA DU PAYS ST-BASILE	
	CINÉMA PINE STE-ADELE	CINÉMA DE PARIS VALLEYFIELD		

MOI J'ME FAIS
mon Cinéma

GILLES CARLE VU PAR
GILLES CARLE

Pour renouer avec une galerie de personnages plus vrais que nature

il suffit de composer le numéro sans frais de l'ONF : 1 800 267-7710

MAINTENANT OFFERT EN VIDÉOCASSETTE !

« Gilles Carle réussit à transmettre sa passion du cinéma... et un certain sens de l'humour... »
— Bryan Myles, Le Devoir

Durée : 75 min

Une coproduction de Imavision Productions et de l'Office national du film du Canada

www.onf.ca/gilles_carle

ONF/NFB

IMAVISION PRODUCTIONS

19,95\$ (taxes en sus)

L'OFFICE NATIONAL DU FILM DU CANADA PRÉSENTE...

LA PLANTE HUMAINE

Un regard éclaté sur le monde en crise de cette fin de siècle.
UN FILM DE PIERRE HÉBERT

«...Pierre Hébert, sans doute le plus grand cinéaste d'animation contemporain...»

— Le Monde diplomatique

PRIX AQCC-SODEC DU MEILLEUR LONG MÉTRAGE QUÉBÉCOIS 1996



www.onf.ca/animation

Dimanche à Télétoon 21h 30



LES ARTS

CINÉMA

Prévisible à en hurler

JUST THE TICKET

Réalisation et scénario: Richard Wenk. Avec Andy Garcia, Andie MacDowell, Richard Bradford. Image: Ellen Kuras. Musique: Rick Marotta.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Prenez un projet indépendant, faites-le dériver du côté de la *main stream*, vous aurez ce qu'on appelle un rendez-vous manqué. A lire dans le dossier de presse les intentions de l'auteur Richard Wenk, *Just the Ticket* se voulait une œuvre à la limite du documentaire marchant sur les traces des films de Cassavetes: quelque chose de nerveux, de souple, de naturel, avec un œil indiscret posé sur la Grosse Pomme. Beau programme, en somme. Caméras cachées, micros sans fils: on a voulu mettre un peu d'atmosphère urbaine dans le côté factice du cinéma. Ne manquera qu'un scénario capable d'émerger du cliché. Hélas, il fera cruellement défaut.

Et pourtant, le sujet était vierge ou presque et méritait qu'on plonge dedans sans le napper de bons sentiments. De quoi s'agit-il? De l'univers des scalpers de New York, ces revendeurs qui s'enrichissent en écoulant dans la rue et à gros prix les billets pour des représentations complètes, avec territoires délimités et rackets de protection sévères.

Richard Wenk, à la fois scénariste et réalisateur, a écrit son histoire après avoir rencontré un véritable scalper, qui



Andy Garcia est «chouette comme tout» dans *Just the Ticket*.

s'était confié à lui. Puis le projet a traîné vingt ans sur les tablettes. De fil en aiguille, ça a débloqué. Mais on devine en cours de route les concessions venues se greffer pour transformer un sujet chaud en inoffensive bleuette.

Andy Garcia, Andie MacDowell. Au départ, la distribution impose, mais *Just the Ticket* ne sera qu'une romance de plus, aux péripéties prévisibles à en hurler. On y suivra les mésaventures d'un ex-couple qui s'aime encore: Linda (MacDowell), un cordon bleu qui rêve de devenir grand chef, et Gary (Gar-

cia), un charmant irresponsable qui fut jadis enfant des rues et qui vit d'expédients à travers son propre code d'honneur. Chef scalper bientôt détrôné par un concurrent qui n'entend pas à rire, l'argent se fait rare pour lui et Linda le rejette. Seul espoir de reconquérir la belle: faire un coup d'argent en vendant des billets pour la messe de Pâques du pape au stade des Yankees.

Tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil. Garcia et MacDowell, bruns piquants l'un comme l'autre, y vont des petites mines qui ont fait leur gloire, usent et abusent du côté sympa, détendu, naturel. Ils sont chouettes comme tout, mais hélas totalement sans surprise, et on espère pour eux (pour elle surtout, de plus en plus enlaidie dans des productions insignifiantes) des rôles plus solides. La mise en scène est une succession de clichés. Quant aux rebondissements, on les voit venir à cent lieues.

Toutes les entreprises de reconquête du matou de ruelle qui miaule sous la fenêtre de sa belle y sont, et d'avance on

sait que les deux beaux bruns se verront réunis au *happy end*. Quant à l'univers des scalpers, l'auteur l'a nettoyé pour lui enlever son aspect trop violent, trop méchant. Il y aura bien quelques coups, mais presque inoffensifs, et les mauvais garçons compensent leur vilénie par leurs beaux sourires et leurs cœurs d'or. Film de rédemption à travers lequel le héros se transformera par amour, *Just the Ticket* se veut une redécouverte des valeurs humaines, qui seules comptent, etc. L'air est connu, les interprètes bien mignons et la trame collée à une recette éculée. Alors, cette caméra cachée, cette technique qui veut se fondre dans le décor pour capter le réel perd son pari de saisir New York au naturel. Ici et là une scène de foule offre un petit côté *life*, mais ça ne décolle pas. On s'en étonne d'autant plus que la directrice photo, Ellen Kuras, a travaillé sur des films vivants et vibrants comme *I Shot Andy Warhol* de Mary Harron, où New York respirait. Dommage! *Just the Ticket* est à consommer et à jeter. Rien de plus.

VITRINE DE LA VIDÉO

Le bien et le mâle

Les sorties de la semaine soulignent l'omniprésence de deux tendances: le sexe et la violence. Quelle surprise!

MARTIN BILODEAU

«Si vous faites le mal, faites-le bien», disait le pub. Ainsi, on remarque cette semaine l'aterrissant sur les rayons de quatre films portés par des héros mâles qui s'échinent à bien faire le mal. Et nous de trouver ça bien normal...

L'HOMME EST UNE FEMME COMME LES AUTRES

★ ★ 1/2

Amoureux de son cousin qu'il vient de voir se marier, Simon (Antoine de Caunes), le cœur chagrin, succombe au chantage de sa mère et de son oncle qui, bien que connaissant les penchants du dernier descendant mâle de la famille, lui promettent affection et fortune s'il épouse une gentille juive et procréer comme le réclame la coutume. Arrive Rosalie (Elsa Zylberstein), chanteuse de kletzmer naïve et idéaliste, qui succombe aux quelques notes de clarinette que Simon pousse à l'occasion. Il n'en faudra pas plus pour que Simon accepte de tromper sa nature pour sauver les apparences, en bref faire le mal pour sauver le bien.

À la jonction d'enjeux religieux et sexuels, le scénario écrit par Zilbermann et Gilles Taurand (*Nettoyage à sec*, *Les Roseaux sauvages*) reprend à peu de choses près le canevas du théâtre de boulevard, avec notamment ses invraisemblances joyeuses et ses dialogues qui font flèche de tout bois.

Enfin, bien connu des Français comme humoriste, De Caunes compose un Simon à figures variables, sorte de personnage décalé et cynique qui, le temps d'un égarement, se laisse enrôler dans les combats des autres et en ressort plus confus qu'avant. Un beau rôle, pour lequel De Caunes est justement candidat au César du meilleur acteur.



poursuit le même créneau, quoique, au delà du trio de mâles (Aaron Eckhart, Jason Patric, Ben Stiller) qui occupe l'avant-plan et discute de sa misère sexuelle, le cinéaste Neil Labute donne la parole aux trois femelles (Amy Brenneman, Catherine Keener, Nastassja Kinski) qui partagent (ou non) leurs vies, les trompent comme elles sont trompées et vivent leurs crises sexuelles en parallèle. Avec pour résultat un enchaînement de scènes de bavardage (au salon, au resto, dans le sauna, au lit, alouette!) qui se suivent et dans lesquelles Labute répète *ad nauseam* le mal de vivre des hétéros antipathiques qui illustrent ses arguments. Ceux-ci évoluent dans des décors aseptisés, poussés par un scénario poseur et artificiel illustré à la manière d'un roman-photo.

ANDY GARCIA ANDIE MACDOWELL

Irresponsable,
Insouciant,
Imprévisible
mais absolument
Irrésistible.

Billets deux pour
Version française de « Just the Ticket »

MAINTENANT À L'AFFICHE!

SON DIGITAL CONSULTER LES GUIDES-HORAIRE DES CINÉMAS

PARISIEN TASCHEREAU 18 PONT-VIAU 16 LASALLE (Place) ST-BRUNO

CENTRE EATON ANGRIGNON CENTRE LAVAL LACORDAIRE 11 DES SOURCES 10

MURRAY HEAD

DANS LE **GRAND SERPENT**
UN FILM RÉALISÉ PAR YVES DION SCÉNARIO MONIQUE PROULX
UN ROAD MOVIE... URBAIN

L'OFFICE NATIONAL DU FILM DU CANADA PRÉSENTE LE GRAND SERPENT DU MONDE
UN FILM RÉALISÉ PAR YVES DION
AVEC MURRAY HEAD ZOÉ LATRVERSE LOUISE PORTAL GABRIEL ARCAND
ELYZABETH WALLING JEAN-PIERRE BERGERON JUNE WALLACK JACQUES LANGUIRAND

Précédé du court-métrage d'animation Le Seuil (8min.)

À L'AFFICHE!

CINÉPLEX ODÉON CENTRE-VILLE

Ven.: 4:25 - 6:40 - 9:00
Sam. au. Jeu.: 1:40 - 4:25 - 6:40 - 9:00

YOUR FRIENDS AND NEIGHBORS

★ ★

In the *Company of Men* avait fait l'effet d'une petite bombe dans le milieu du cinéma indépendant américain. Cette petite comédie sans le sou mais cynique et misogyne, portée par un tandem mâle qui se lançait le défi de briser le cœur d'une jeune femme pour se venger de la gent féminine en général, en avait secoué plusieurs par sa franchise, non sans dégoûter tous les autres. *Your Friends and Neighbors*

RONIN
★ ★

Deux ans après le médiocre *remake* de *Lille du docteur Moreau*, le vétéran John Frankenheimer (*The Manchurian Candidate*) reprend du poil de la bête en signant un film musclé, qui se présente d'entrée de jeu comme un *Patriot Games* démolit, dépolitisé et décloisonné. Un film qui cache bien son jeu et qui, en bout de course, sert mal sa cause à travers une histoire de mercenaires chargés de mettre la main sur une valise dont le contenu restera secret, mais dont les allégeances se révéleront peu à peu au gré d'un scénario plein de rebondissements et de poursuites automobiles captivantes, mais moralement instable. Reste Paris, théâtre fantastique du drame qui se joue, et De Niro, plus que correct en mercenaire énigmatique qui esquive toutes les attaques et déjoue tous les complots.

CLAY PIGEONS
★ 1/2

À ceux qui ont vu l'étonnant *remake* par Gus Van Sant du *Psycho* d'Alfred Hitchcock, *Clay Pigeons* apparaîtra comme l'ultime répétition de Vince Vaughn avant d'embrasser le rôle de Norman Bates, tenu autrefois par Anthony Perkins. En effet, le petit rire nerveux et les cadavres qui s'accumulent autour de son personnage de tueur en série de passage prennent ici des allures de roadshow organisé. Même la petite ville du Midwest, qui prête son décor à l'intrigue, avec son tendre innocent (Joaquin Phoenix) accusé de meurtres commis par son nouvel ami (Vaughn), sa Marie-couche-toi-là qui détraque les hormones mâles (Gretchen Mol) et son shérif moins bête qu'il n'y paraît, laboure à la main des espaces rendus stériles par les bulldozers des autres. Ce thriller informe, né du croisement de *Blood Simple* et *Bad Influence*, arrache quelques sourires grâce à Janeane Garofalo en agent du FBI mais provoque sinon la nostalgie des modèles, bons ou mauvais, desquels se dégageait ce parfum d'authenticité qui fait cruellement défaut à *Clay Pigeons*.

le petit bon à rien
de Joël da Silva

Une nouvelle création du **Théâtre de l'Avant-Pays** présentée par la **Maison Théâtre**

Texte: Joël da Silva
Mise en scène: Michel Fréchette et Michel P. Ranger
Marionnettes et scénographie: Patrick Martel
Éclairages: Claude Cournoyer
Musique: Joël da Silva
Marionnettistes: Patrick Martel, Marie-Hélène Morazain, Louis-Philippe Paulhus et Marc-André Roy

du 10 au 28 février 1999
Les samedis complets et dimanches à 15 h

SUPPLÉMENTAIRE
dimanche 28 février à 13 h

la Maison Théâtre

Billets en vente (514) 288-7211

245, rue Ontario Est
Métro Berri-UQAM
Métro Sherbrooke

514 790-1245
1 800 361-4595

ALCAN
BANQUE NATIONALE
LE DEVOIR
TVR

La Maison Théâtre buissonnière

Venez voir le spectacle et visitez l'exposition
Des marionnettes au théâtre

Découvrez l'univers de la marionnette à travers 23 saisons de création du Théâtre de l'Avant-Pays.

Plans, maquettes de décors, accessoires, moules, prototypes et patrons utilisés lors de la construction de différents personnages.

Foyer sud de la Maison Théâtre jusqu'au 28 février 1999.

VINCE VAUGHN JANEANE GAROFALO JOAQUIN PHOENIX

CLAY PIGEONS

and some are just plain psycho.

LES ARTS

THÉÂTRE

Pour le plaisir de la langue et du jeu

René Richard Cyr monte Le Barbier de Beaumarchais au TNM

SOLANGE LÉVESQUE

L'aurait-on deviné? *Le Barbier de Séville* est l'une des pièces les plus souvent montées au Québec. Dès 1791, 16 ans seulement après sa bruyante création à Paris, la pièce était jouée à Québec; elle le fut quatre ans plus tard à Montréal. Lorsque le père Legault l'a montée avec ses Compagnons en 1944, un critique remarquait: «L'acteur voudrait demander grâce, reprendre souffle, Beaumarchais le lui interdit.»

La langue de Beaumarchais, exigeante, vive et brillante, a conquis le metteur en scène René Richard Cyr, Pascale Desrochers et François Papineau, qui incarneront les amoureux Rosine (seule femme de la pièce) et Almaviva, éprouvent «un véritable plaisir» à la jouer: «Une langue plus compliquée que celle de Molière et qui requiert une grande dextérité», remarque Cyr.

Que le TNM lui ait confié la mise en scène du *Barbier...*, s'inscrit dans la logique des choses; c'est lui qui y avait monté *L'École des femmes* en 1990, et l'intrigue des deux œuvres est en substance la même. Beaumarchais reprend sur un mode comique l'histoire exploitée par Molière: Bartholo séquestre la jeune Rosine dans le but d'en faire son épouse; grâce aux manigances de Figaro, le conte Almaviva ravit au barbon sa pupille pour l'épouser. «C'est une histoire simple qu'on n'a pas besoin de moderniser, elle ne vieillira jamais», précise René Richard Cyr.

Divertir intelligemment

La pièce soulève des interrogations chez le metteur en scène qui a toujours travaillé avec des œuvres à portée sociale, politique ou humanitaire. «Je crois que le théâtre doit poser des questions et susciter de nouvelles visions», affirme-t-il. «Je regarde les nouvelles à la télé; ça ne va pas très bien! Pour nous reconforter, il y a les humoristes, les téléromans, etc. Mais le théâtre a aussi comme mandat de divertir avec intelligence, d'amuser, de faire rêver et oublier les problèmes, explique Cyr. Remarque qu'il n'y a pas que du comique dans cette œuvre; il y a la peinture d'un siècle qui essayait de se déconner. Pour une fois, poursuit-il, je me donne cette permission: que le divertissement soit suffisant. Sans mettre en veillesse l'insolence de Figaro, je ne veux lui imposer aucune profondeur artificielle.»

Pour Cyr, la distribution est une pierre angulaire: «Dès qu'elle est établie, une grande partie du travail est accomplie. À mon sens, elle détermine 90 % du succès de l'entreprise. Il faut ensuite mettre les wagons sur les rails et, dès lors, c'est avec ce train-là qu'on va voyager!», affirme-t-il. Je suis allé chercher des gens festifs, dont je sais que la rigueur se marie fort bien au plaisir de jouer et dont le moteur principal n'est pas l'angoisse créatrice.» Son guide: l'instinct. Sa méthode: se laisser porter par la lecture du texte et laisser venir des visages et des noms. «En offrant tel rôle à telle personne, j'ai



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Pour le metteur en scène René Richard Cyr (au centre), la distribution est une pierre angulaire pour la réussite d'une pièce comme *Le Barbier de Séville* de Beaumarchais. Il a donc choisi François Papineau pour jouer Almaviva et Pascale Desrochers pour le rôle de Rosine.

déjà quelque chose de particulier dans l'oreille et dans l'œil; j'entrevois la couleur que cette personne peut donner au rôle.»

C'est ainsi que Pascale Desrochers et François Papineau se sont imposés pour les rôles de Rosine et d'Almaviva. La première avait remporté un Masque en 1995 pour *Les Muses orphelines*; au second, un Masque était décerné pour *Motel Hélène* en 1997. Deux mises en scène de Cyr. «C'est emballant, note Papineau, de jouer un personnage qui doit lui-même en incarner plusieurs dans la pièce.» De son côté, Desrochers est ravie de ne pas avoir, pour une fois, à jouer un drame: «J'aime le goût de vivre de Rosine; elle ne demande qu'à s'éclater! Je la sens beaucoup plus déléguée qu'Agnes dans *L'École des femmes*.»

«Je crois que le théâtre doit poser des questions et susciter de nouvelles visions», affirme René Richard Cyr

Tous deux en sont à leur quatrième production sous la direction de Cyr. «Travailler avec lui est un plaisir pur, et c'est en même temps très rigoureux, fait remarquer Pascale Desrochers. Entre nous, un vocabulaire commun s'est développé qui facilite la communication.» François Papineau entérine: le fait d'avoir souvent travaillé ensemble «accélère le processus; il y a certains sentiers qu'on n'a plus besoin de parcourir. Contrairement à

ce qui se passe en Europe, nous ne disposons ici que d'un temps très bref pour monter un spectacle: six semaines! Connaître les gens est donc un avantage», fait-il remarquer.

Cyr explique: «Quand je redemande de quelqu'un, c'est que cette personne a toute ma confiance; si elle accepte,

c'est que la confiance est mutuelle, et nous partons sur de bonnes bases. Il est vrai qu'une trop grande familiarité ne va pas sans danger; mais mon petit côté "maîtresse d'école" fait que les répétitions demeurent un lieu de discipline et de rigueur, même si on a du plaisir!» «Pour bien jouer, enchain-

ne Pascale Desrochers, il faut éviter de tomber dans le confort et conserver l'équilibre du risque.»

Sus aux clichés!

Cyr récuse le cliché qui veut qu'on rapproche automatiquement les pièces de Beaumarchais de la Révolution française: «Le Barbier, souligne-t-il, n'est pas précurseur de la Révolution, il est précurseur de Figaro qui, lui, était vaguement précurseur d'une révolution. Je ne fais pas un travail muséal, tient-il à préciser: la mécanique de la pièce est aussi moderne que n'importe quel sketch de Daniel Lemire dans le *Bye-Bye*; elle est issue d'une tradition populaire et de la commedia dell'arte, et elle fonctionne encore à plein.»

La qualité la plus souvent négligée en comédie, selon Cyr, c'est la vérité. Et sans vérité, rien ne va plus. «Il faut d'abord être vrai; si on est drôle, tant mieux! Si on ne l'est pas, ce n'est pas grave, à condition de rester vrai! Répéter la comédie est ce qu'il y a de plus difficile: quand on connaît toutes les "jokes", il faut puiser ailleurs notre stimulation.» Cyr connaît bien les remarquables possibilités de ses acteurs: Pascale et François sont tous deux rompus à l'expérience du jeu comique. Tout comme Benoît Brière (Figaro) et Normand Lévesque (Bartholo), ils savent l'impitoyable précision qu'il requiert et les difficultés qu'il réserve. «Si on a le malheur de compter sur une réaction du public et de trop l'attendre, elle ne vient pas parce qu'on est devenu trop technique», ex-

plique le metteur en scène.

Une autre grande exigence de la comédie, selon lui, c'est la détente: «Il faut y aller avec une folle envie de le faire et avec une grande détente. Forcer les choses, ça ne marche pas. C'est particulièrement vrai, ajoute-t-il, pour Pascale et François, qui doivent jouer l'amour au sein de situations drôles et dont la présence en scène est quasiment continuelle.»

À l'heure des dernières répétitions, tous trois s'entendent pour dire qu'il manque maintenant au spectacle son personnage essentiel: le public, qui aura énormément de choses à dire «parce qu'il joue un rôle capital dans la comédie». «Une comédie, note Desrochers, c'est comme un dialogue; c'est une respiration.»

«Le public ne se contente pas d'applaudir à la fin; il participe à la pièce et l'influence par ses réactions», enchaine Cyr, qui insiste sur l'importance d'être vigilant et de conserver le jeu dans les limites désirées. «Vous verrez la Rosine de Pascale, l'Almaviva de François, le Figaro de Benoît Brière et le Bartholo de Normand Lévesque, mais le spectacle doit demeurer notre Barbier de Séville jusqu'à la dernière représentation, affirme-t-il. J'aime mieux un beau grand rire sonore que dix petits rires... épais!», ajoute-t-il, persuadé qu'un acteur qui sait faire rire le public peut le faire pleurer, alors que l'inverse ne va pas de soi. «Être très intense ou très belle suffit pour faire pleurer; pour faire rire, il faut avoir le sens du rythme, être vrai, détendu, charismatique, généreux, talentueux.»

TEXTE GAGNANT DE LA PRIME À LA CRÉATION 97 FONDS GRATIEN GÉLINAS

COUTEAU
[TEXTE FRANÇAIS ORIGINAL DE TOUT QUELQU'UN D'EUX.]

TEXTE DE L'ABELLE HUBERT

MISE EN SCÈNE DE JEAN-PHILIPPE MONETTE AVEC PAUL-PATRICK CHARBONNEAU, NATHALIE CLAUDE, GUY JODIN, CATHERINE LA HAYE, DANIEL PARENT ET LES CONCEPTEURS DANIEL CAJONGUAY, MARVE BIEUVEU, JONVOY NIJIKAWA, LUDOVIC BONNIER, CLAUDE LEMELIN DIR. ART. CLAUDE POISSANT

THÉÂTRE DU 23 FÉVRIER AU 20 MARS 1999 À 20H

4890, BOULEVARD SAINT-LAURENT MONTRÉAL, QUÉBEC RÉSERVATIONS: (514) 845 4890 (514) 790 1245

SALLE DU THÉÂTRE ESPACE GO

théâtre du rideau vert

MICHEL TREMBLAY
MISE EN SCÈNE: MARTINE BEAULNE

Le Vrai Monde?

Du 9 mars au 3 avril 1999

SERGE MANDEVILLE
RAYMOND LEGAULT
LINDA SORGINI
HENRI CHASSÉ
CHRISTIANE PASQUIER
MAUDE GUÉRIN
ISABEL RICHER

RÉSERVATIONS: (514) 844-1793
www.rideauvert.qc.ca
SERVICE DE GARDERIE LE SAMEDI ET LE DIMANCHE EN MATINÉE, SUR RÉSERVATION SEULEMENT, 4664, RUE SAINT-DENIS, MÉTRO LAURIER

La Presse
Omni

BLUFF
(Dealer's Choice)

de Patrick Marber
mise en scène et traduction de Claude Maher
avec Raymond Bouchard
Normand D'Amour
Sébastien Delorme
Luc Guérin
Claude Michaud
Widimir Normil

concepteurs
Michel Demers Anne Duceppe
Claude Accolas Michel Smith

DUCEPPE

DU 17 FÉVRIER AU 27 MARS 1999
RÉSERVATIONS: (514) 842-2112 790-1245

CKAC 730 La Presse Châtelaine MEDIA.COM Télé-Québec

Théâtre Jean-Duceppe Place des Arts Billets en vente à la PdA / 514 842 2112 et Réseau Admission / 514 790 1245. Redvance et frais de service.

«Beaux et courageux»

GÉRARD POTIER
Comédien - Conteur

Accompagné de
Gérard Baraton
Accordéon-synthétiseur

10 soirs seulement!

«Captivant ce Gérard Potier»
-Le Soleil
«Inclassable, magnifique... incontournable»
-Progrès de Lyon

Production Le Bazar Mythique EN CODIFFUSION AVEC La Manufacture

DU 9 AU 20 MARS du mardi au samedi 20h mercredi 19h

Reservations 514 523-2246

LA LICORNE 4559, Papineau, Montréal

Le Barbier de Séville

DE BEAUMARCHAIS MISE EN SCÈNE DE RENÉ RICHARD CYR

AVEC NORMAND LÉVESQUE, PASCALE DESROCHERS, FRANÇOIS PAPINEAU, BENOÎT BRIÈRE ET ROGER LA RUE, MARC LEGAULT, JEAN-PIERRE CHARTRAND, STEFAN PERREAULT, JOËL MARIN.
Avec CLAUDE GOYETTE, FRANÇOIS ST-AUBIN, BLANCA MARTIN LABRECQUE, CHRISTIAN THOMAS, ACCOMPAGNÉ NORMAND BLAIS, MARCEL ANGELO BARSETTI, CYRILLE PERRIQUOUS, CÉCILE LAU, LOU ARTEAU

DU 2 AU 27 MARS RÉSERVATIONS: 866-8668

EN COPRODUCTION AVEC LE THÉÂTRE FRANÇAIS DU QUÉBEC, LE THÉÂTRE NATIONAL DU QUÉBEC, CITE, MEDIA.COM

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

DISQUE

INDUSTRIE

VITRINE
DU DISQUE

Les trésors de l'imaginaire

Grand-Père Cailloux continue à jouer le rôle d'éveilleur avec son premier DC

MARIE-ANDRÉE
CHOUINARD
LE DEVOIR



André Cailloux

Ses tout premiers gazouillis d'enfants, c'est à la maison qu'il les a entendus. Celui qu'on appelle aujourd'hui Grand-Père Cailloux avec sympathie a curieusement déjà été le jeune fiston à qui maman demandait un coup de main avec les petiots de la maison.

Le marmot a grandi — et un peu blanchi! —, s'apprête à célébrer ses 79 ans, parle des enfants avec la sagesse d'un grand-papa, mais semble avoir conservé de sa vie auprès des tout-petits toute la fraîcheur que confère un cœur d'enfant. En fait, il sa toute dernière mouture, qu'il présente après avoir roulé sa bosse à la télévision (vous vous souvenez du Grenier aux images, de Sang et or, du Moulin aux images, d'Ulysse et Oscar, de Virginie?), publié plus d'une quarantaine de titres et enregistré quelques disques.

Malgré toute cette route effectuée auprès des enfants et à travers le monde de l'imaginaire, André Cailloux, alias Grand-Père Cailloux, diffuse son tout premier disque compact, un cadeau que des proches ont décidé de lui faire après l'avoir entendu affirmer que sa voix ne répandait plus aussi bien qu'avant à ses commandes.

Textes-Prétextes reprend près d'une quarantaine de comptines, de refrains et de rondes, certains inédits, d'autres partie prenante du bagage de Grand-Père Cailloux depuis quelques lunes déjà. Pour accompagner le disque, il a aussi écrit un recueil de textes destiné à l'usage des parents ou éducateurs qui voudraient suivre des yeux les comptines récitées ou chantées par les petits.

De la maternelle à l'université

Car si Grand-Père Cailloux a le cœur d'un enfant, il a aussi de toute évidence l'âme d'un éducateur. Après avoir tenu de main de maître, en compagnie de son épouse Jacqueline, les Jardins de Grand-Père, sorte de pré-maternelle privée vouée à chatouiller l'imaginaire des petits (l'entreprise, florissante, est aujourd'hui entre les mains de sa fille Marie-Josée), André Cailloux poursuit aujourd'hui encore sa tournée des écoles, de la maternelle à l'université, pour parler et entendre parler des enfants. «À l'occasion de ces rencontres, nous sommes

évidemment très en contact avec les éducateurs, qui se plaignent souvent d'avoir difficilement accès au matériel éducatif», a expliqué Grand-Père Cailloux, joint lors d'un entretien téléphonique depuis son domicile de Magog. Et le besoin est encore plus pressant depuis l'avènement des maternelles à temps plein. Je crois que le disque et le cahier vont répondre à une demande réelle.

André Cailloux s'émerveille encore des prouesses des petits, parle d'eux avec grand respect. Mais il observe que les enfants qu'il côtoie aujourd'hui ne conservent plus aussi longtemps la candeur d'antan. «Je suis avec mes tout-petits de six ans, et ils sont pleins de projets, c'est rafraîchissant de les entendre, raconte Grand-Père Cailloux. Puis dans la même école, je rencontre des plus vieux, de 6^e année. On leur demande ce qu'ils veulent faire plus tard et, déjà, ils sont démotivés, nous servent une haussement d'épaules en guise de réponse. Comment se fait-il qu'ils soient en train de s'éteindre dans une institution créée pour maintenir le feu sacré?»

Par l'entremise de ses comptines, tel qu'il l'a fait à la télévision et aussi dans les Jardins de Grand-Père, André Cailloux cherche à jouer le rôle d'éveilleur et surtout à miser le plus possible sur l'imaginaire des jeunes. «À ceux qui ne croient pas à l'importance de l'imaginaire, je me plais à répéter une maxime d'Albert Einstein, qui disait: "L'imaginaire est plus im-

portant que l'intelligence." Réfléchissez là-dessus, que je dis à tous ceux qui en doutent.»

La société et le système d'éducation dans lequel les enfants baignent n'encouragent malheureusement pas l'ébullition de l'imaginaire. «On est en train de faire d'eux des bêtes à bachots. Ils ont une tête énorme, et tout le côté émotif, ce qui fait la grandeur d'une personne, il n'y a plus de place pour cela. Ils sont complètement déboussolés, on passe notre temps à les programmer à faire des choses que nous voulons qu'ils fassent, sans tenir compte de ce qu'ils veulent eux-mêmes.»

Avec les comptines qu'il a soigneusement choisies pour la composition du disque, André Cailloux espère amener l'enfant du mot au jeu, en voguant dans les méandres de l'imagination, encore, toujours. «Partant du jeu, j'aboutis à la comptine. Et ce que je souhaite, c'est y retourner. On va jouer à la pluie, que je dis aux enfants. Sautons dans les flaques imaginaires! Faisons du bruit de la pluie! Arrosons-nous! Et à travers ces mots, et ce jeu, je passe le plaisir. Ils ont des trésors d'imagination, ces petits, et assez pour s'amuser des heures et des heures. Il suffit d'avoir le plaisir de leur apprendre le plaisir...»

TEXTES-PRÉTEXTES

Refrains, rondes et comptines
Grand-Père Cailloux

Céline à tout prix

De remise de Victoires en collecte de Grammy Awards, ce ne sont pas toujours les gagnants qui gagnent. Quand les premières pages jouent à la chaise musicale.

SYLVAIN CORMIER

Allez savoir pourquoi, je tique. Peut-être est-ce le char et la barge d'insultes (et les bravos tout aussi exacerbés) reçus à la suite de mon coup de sang à propos de Céline Dion lors de son dernier spectacle au Centre Molson. Jusqu'à *The Gazette* qui a voulu savoir quel émoi l'article d'infamante mémoire intitulé «La princesse Tupperware» avait suscité. Bref, j'ai l'épiderme un peu sensible sur le sujet. L'autre soir, à la remise des Victoires de la musique, les Félix de France, j'avoue avoir joué un tantinet à la pensée que le *Journal de Montréal* l'aurait dans la baba, vu que le titanique «combat» annoncé entre Céline Dion et Lara Fabian, toutes deux en nomination pour la Victoire de l'interprète féminine, avait abouti à un non-lieu, la rouquine belge Axelle Red coiffant tout le monde au poteau. Non, on ne saurait pas qui est «la meilleure» (sic). J'imaginai la première page prévue, consacrant le triomphe de l'une contre l'autre, jetée aux orties. C'est Plamondon qui allait leur ravir la une, véritable triompheur de la soirée avec Richard Cocciante et la troupe de *Notre-Dame-de-Paris*. Tra la lèreuuu.

Mais non! On n'allait pas gaspiller une belle page frontispice si brillamment planifiée pour si peu: 10 000 exemplaires supplémentaires garantis à chaque première page ornée par Céline, cela se chérit. «Ni Lara ni Céline!», a-t-on tiré envers et contre tout sous les grosses photos des chanteuses, reléguant Plamondon et ses deux Victoires en page 9. Avec tout juste une mention en fin d'article pour Axelle, celle que «les professionnels ont préférée». Pardi! Ce n'est pas le bon peuple qui aurait commis un tel crime de lèse-majesté, heureusement réparé par le journal.

Conclusion à cinq cennes: Céline est en voie de remplacer le Canadien dans la hiérarchie des premières pages obligatoires du *Journal de Montréal*, véritable mesure des palpitations du Québec profond. La primauté absolue lui est dorénavant accordée: gagne, perd, annule, elle fait la une quand même.

Cela dit, applaudissons: un gala qui couronne Alain Bashung (trois Victoires) et laisse le groupe rock Zebda interpréter *Le Sud* en reggae pour rendre hommage à Nino Ferrer n'est pas un mauvais cheval. Si les Français apprenaient à débiter un boniment pas trop coincé au micro (et intimaient ce faisant à Drucker de la boucler), on aurait vraiment passé un bon moment.

Les 41^e Grammy Awards

Mercrdis, laissant Lara et Axelle à leur gloire toute hexagonale, Céline repartait à l'assaut du gros morceau: le Grammy. Elle en a empoché deux, éminemment mérités, pour sa meilleure performance à vie, la chanson-bateau à propos de la laitue iceberg: «best female pop vocal performance» et le tres convoité «record of the year». De quoi exploser à la une du *Journal de Montréal*? Mais non. Le Canadien a invoqué son droit d'aïe, et m'sieur Corey a relégué Céline au médaillon du haut, à droite. Allez comprendre: il s'agit seulement de la récompense la plus importante qui soit dans l'industrie mondiale du disque. Un sommet de carrière. A la une de la *Gazette*, Céline n'a pas non plus fait le poids devant une Shania Twain

court vêtue. La grande gagnante, la chanteuse des Fugees, Lauryn Hill (cinq trophées...), a eu droit à une petite photo en pages intérieures.

Et personne nulle part n'a parlé des véritables héros de la soirée, les ineffables Mel Brooks et Carl Reiner, qui ont obtenu la plus chaleureuse ovation en trois heures pour le Grammy du meilleur album de comédie (*The 2000 Year-Old Man In The Year 2000*, histoires de juif incroyable, variations sur un numéro de stand-up vieux de 40 ans). Imaginez. Ouste Céline et Lara! Ouste Ronald Corey! La bonne bouille de Mel Brooks à la une! On peut rêver.

MP3 se propage en toute légalité

On vous en causait récemment, l'industrie du disque réagit de toutes les façons au phénomène du téléchargement par MP3, ce format fichier qui permet la circulation informatique de chansons en qualité digitale parfaite. Certains préchent par l'exemple: ainsi, The Ultimate Band List (www.ubl.com), le carrefour Internet des groupes en tous genres, offre-t-il dorénavant en toute gratuité et en toute légalité des titres prêts-à-télécharger avec MP3. Le site du magazine industriel *Billboard* confirme qu'il est dès maintenant possible d'obtenir des titres temporairement «libérés» par les artistes et leurs compagnies à l'occasion d'événements promotionnels. Ainsi, le 5 février dernier, pendant huit heures, on pouvait télécharger *Kittens*, extrait de l'album du groupe hard-techno Underworld à paraître incessamment chez V2, avec la bénédiction de tout le monde. Des quelque 100 000 visiteurs, quelque 4000 internautes se sont prévalus de l'occasion.

Gagne, perd, annule, Céline fait la une quand même

Beau ralliement pour Gram Parsons

Le même *Daily News Update* du *Billboard* promet l'arrivée d'un album qui fera du bien par où il passera. Autour du regretté Gram Parsons, martyr rock des années 70, partenaire d'Emmylou Harris, copain d'héroïne de Keith Richards, génial propagateur du country-rock avec les Byrds, les Flying Burrito Brothers et ses propres Fallen Angels, on a en effet réuni la plus belle bande de desperados imaginables: mentionnons les Cowboy Junkies, Wilco, les formidables Mavericks, Evan Dando avec Juliana Hatfield, Lucinda Williams avec David Crosby, et bien sûr la fidèle Emmylou, qui chante en compagnie des Beck, Sheryl Crow, et même des Pretenders. Attendu en mai chez Almo Sounds, une obscure étiquette indépendante, l'album soutiendra une campagne d'éradication des mines antipersonnel menée par le Vietnam Veterans America Foundation. Tous en chœur pour Gram, alias le Grievous Angel: «He's a druck store truck drivin' man / He's a member of the Ku Klux Klan...»

Entre-temps, l'album-hommage au groupe de demi-dieux punks The Clash, intitulé *Burning London* et ameutant rien de moins que No Doubt (avec Billy Idol!), les Mighty Mighty Bosstones, Indigo Girls, Afghan Whigs, Silverchair et autres Cracker, débarque le 16 mars dans les étals. Le bulletin du disque compact Ice précise qu'une «version internationale» de l'album contiendra sept titres de plus. Il faudra surveiller les bacs d'importations.

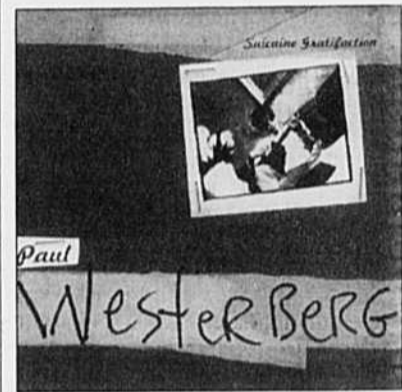
CLOSING IN ON THE FIRE

Waylon Jennings
EMI

Philosophons un brin. Judéo-chrétiens que nous sommes, nous devons nous prouver à nous-mêmes tous les jours que nous méritons de vivre, histoire de mériter notre ciel. D'aucuns se lèvent, ce qui est déjà ça. Certains achètent des hélicoptères ou veulent devenir maîtres du monde à la place de Victor Hugo. Pour Waylon Jennings, le poids de la preuve est lourd. Il doit chaque matin démontrer que le fait d'avoir cédé à la dernière minute sa place sur l'avion Beechcraft qui mena Buddy Holly, Richie Valens et le Big Bopper à la mort en février 1959 ne constituait pas une totale injustice. Voyez le problème. Pas facile d'avoir au-dessus de soi trois fantômes (sans compter le pauvre pilote dont personne ne parle jamais) qui vous gâchent éternellement le sommeil de l'injustice.

Damnè, Waylon a bien essayé la dive bouteille pour éloigner les fantômes. En vain. Aujourd'hui, il les affronte. Mieux, il écrit les meilleures chansons de sa longue et dure carrière de contryman hors la loi. Des chansons pleines de vraie douleur et de véritable espoir de rédemption, telle l'évocatrice *Best Friends Of Mine*. «Somewhere, sometime / In this life of mine / I must have done something all right.» Ne vous y trompez pas: *Closing In On The Fire* est tout sauf un banal produit country usiné à Nashville. Tel Johnny Cash, Jennings ratisse tout le champ de l'honnête singer-songwriter sudiste: blues (*The Blues Don't Care*), soul (l'éreintante *She's Too Good For Me*), rock'n'roll (*Back Home*)... et country traditionnel (*Be Mine*). Pas génie, il s'approprie même le *No Expectations* des Rolling Stones. Tel Cash, il attire aujourd'hui à lui les vedettes, qui savent de quel bois il est fait: notons la réalisation de Don Was et la participation des Sheryl Crow, Sting, Marty Stuart, Travis Tritt, et l'as guitariste Mark Knopfler. Buddy serait fier.

Sylvain Cormier



SUICAINE GRATIFICATION

Paul Westerberg
Capitol (EMI)

Comment vieillissent les punks? Souvent, ils ne vieillissent pas du tout, comme Sid Vicious ou Bob Stinson, le guitariste des légendaires Replacements, le furieux groupe qui poursuivit au début des années 80 le combat de ruelle commencé par les Ramones la décennie d'avant. Ils meurent d'avoir trop pris de tout trop vite, comme Stinson, ou ils survivent, le plus souvent tout seuls, tel Paul Westerberg, l'autre tête forte du groupe, un doué qui parvenait à ciseler de petits bijoux pop dans le chaos ambiant des Replacements. Il a toujours le même talent, même qu'on l'entend mieux avec moins de bruit autour. *Suicaine Gratification*, son troisième effort en solo (le premier chez EMI après une longue association à Warner-Sire), réalisé par l'omniprésent Don Was, s'écoute un peu comme un Lou Reed: en marchant ou en roulant tout seul en ville la nuit. Le ton est plaintif, voire plaignard, et le propos toujours aussi noir (*Best Thing That Never Happened*, *Final Hurrah*) mais les

VOIR PAGE B 9: VITRINE

USINE C
PRÉSENTE

femme comme paysage

une chorégraphie de
LIN SNELLING

du 17 au 28 mars

EN VENTE DÈS MAINTENANT - NOMBRE DE PLACES LIMITÉES
RÉSERVATIONS : USINE C (514) 521-4493 / ADMISSION 790-1245

1998-1999 QUINZIÈME SAISON

Les Violons du Roy

présentent

Vivaldi

Daniel Taylor, alto

Teresa Van Der Hoeven et Shannon Mercer, soprani

Avec La Chapelle de Québec

Chef : Bernard Labadie

Samedi 27 février 1999 à 20 h, Salle Pollack, Université McGill

Billetterie : (514) 398-4547

Présenté en collaboration avec

15 ans



Fiducie
Desjardins



LE SOLEIL

SEB

LES ARTS

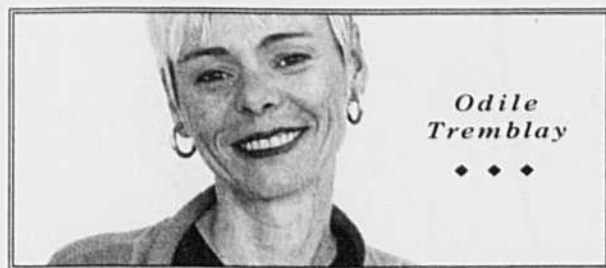
Par-delà la carte postale

Parfois, je me dis que j'ai grandi dans une carte postale, une ville qui suintait le cliché de toutes ses pierres, toute belle et vieille, trop photographiée pour n'être pas coquette. Québec me semblait bien lasse de distribuer à la ronde ses t-shirts avec son château et ses remparts tout gris, mais les distribuait tout de même et les distribue toujours. L'habitude, c'est fort, que voulez-vous! A force d'y vivre, on finit par voir ses caps, ses rues en pente, ses escaliers géants, ses canons transformés en perchoirs aux touristes et le traversier de Lévis qui slalome entre les glaces comme des stations inconturnables de son chemin du Roi pour visiteurs ébahis... Et une petite citadelle avec ça?

«So typical», disent les Américains en la mitraillant de leurs flashes. Et Québec de tendre à tous son beau profil du château Frontenac découpé en ombre chinoise sur la silhouette du cap Diamant. «On ne bouge plus, le petit oiseau va sortir».

Tout ça pour vous dire que les villes touristiques et leurs ouailles ont parfois besoin d'une petite séance de renouveau conjugal pour titiller encore leur imagination. Ainsi, l'autre jour, de passage dans le berceau de mes premières fredaines, je suis descendue dans l'antre du Musée de la civilisation voir ce qu'avaient bien pu tirer de neuf de ma ville statufiée ces vingt grands photographes étrangers à qui on avait donné le mandat de la décoder en trois jours.

Ils travaillent pour *Match*, *Gamma*, *Géo*, *Le Figaro*, *Thalassa*, *Life*, le *New York Times*, *L'Express*, etc. Vingt reporters photo parmi les plus hot du monde, correspondants de guerre à leurs heures, sont venus se saucer à Québec en plein carnaval pour tirer le portrait des uns et des autres, le regard vierge de découvrir la place, aguerri d'en avoir vu d'autres.



Odile Tremblay

Ca s'intitule *L'Œil de la capitale* et le résultat de l'opération est exposé dans le hall du musée où le badaud moyen vient vérifier s'il se trouve ressemblant. Il répond «oui», en général. Rien de tel que des regards étrangers pour faire du neuf avec du vieux et s'étonner de ce que nos yeux blasés ne remarquent plus. Comment voient-ils les Québécois, ces as de la gâchette? — Comme ça? Tiens donc!

En bref, 80 photos cherchent tant bien que mal à s'extirper de la carte postale. Mais est-ce toujours possible? Bof! On voit bien ici et là un bout de château surgir derrière un toit en déneigement. Quand même, bel effort pour émerger du déjà-vu. Par ici, les gens de la rue: des enfants, les familles, un cocher avec ses chevaux et le bar de strip-tease, et le gymnase où les jeunes hommes au regard concentré s'entraînent. De l'humain au delà des pierres, quoi! D'autres compositions frappent par leur esthétique, comme ces glaces craquantes du fleuve captées par Georges Ménilon. Pas de doute, Québec gagne à l'exercice un petit côté insolite, piquant, moderne, ou simplement une beauté plastique accrochée à des points de vue qu'on ne lui soupçonnait pas toujours.

De fil en aiguille, les photos atterriront en juin dans un livre, avec commentaires d'un artiste du coin (peut-être

Robert Lepage). Les habits neufs de Québec essaieront de combattre en librairie les clichés habituels qui lui colent aux fortifications. Bonne chance!

Mais qu'y a-t-il en dessous de tout ça? De la pub? En tout cas, une drôle d'expérience où l'offensive touristique flirte avec l'objet culturel et où on ne sait trop où s'arrêtent les frontières de l'un et où commencent celles de l'autre. Glissements de terrain désormais standardisés; art et promo couchant de plus en plus dans le même lit sur les cimaises des musées comme entre les pages des livres. La confusion des genres constitue un signe des temps et un jeu de société fort rigolo au demeurant. Pub à la remorque de l'art ou art à la remorque de la pub. C'est selon.

Alors, en voyant cette plogue tous azimuts pour Québec s'afficher joyeusement au Musée de la civilisation, je me suis dit: «Vive la pub si c'est grâce à elle que s'anime enfin l'image de marque de ma ville carte postale.» Celui qui a convaincu tous ces artistes de l'appareil photo de se pencher sur les enfants du cap Diamant s'appelle Jean-Eudes Schurr. Il est Français et il trouve qu'on avait transformé jusqu'ici Québec en Disneyland. «Y'en a marre des caillèches et du château Frontenac qui tuent le produit, qui l'édulcorent», grogne-t-il. Cet ancien journaliste d'agence venu travailler chez nous dans l'industrie touristique nous retourne le portrait comme un gant.

Tout a commencé en Minganie, une région du Québec magnifique, soit dit en passant, mais fort mal connue et qui se résume, côté clichés, à quelques monolithes balayés par le vent sur des îlots déserts. Rien pour convaincre les voyageurs qu'on peut également y vivre.

Comme Jean-Eudes Schurr connaissait toute la faune des grands médias, avec sa copine Louise Larivière il a eu l'idée — repiquée des opérations promotionnelles des années 70 — de battre le rappel l'été dernier de vingt grands

reporters photo du monde en les invitant à capturer la région. Et de mettre sur pied Les Productions de l'oeil désormais associées à l'éditeur Sylvain Harvey pour la partie album. Car après l'expo vient le livre.

Le volet un de l'affaire, *La Minganie vue par vingt grands reporters*, sortait cette semaine, publiereportage mais superbe, avec un poème inédit de Vigneault, les fameux grands espaces du coin, mais aussi la belle tête des pêcheurs de Rivière-au-Tonnerre ou de bruns enfants de Mingan apportant une dimension humaine à l'opération promo. Le livre s'envolera pour le Salon du livre de Paris avec son fleuve, ses îles, ses pêcheurs, ses Montagnais et ses tam ti di lam. Rappique qui voudra.

Drôle d'objet quand même que ce livre. À voile, à vapeur, à moteur, à roulettes un coup parti, sorte d'auto amphibie du volume à usages multiples. Vocation touristique, ethnologique, culturelle; mêlez tout ça. *La Minganie vue par vingt grands reporters* se promènera en France et ici avec son kaléidoscope de facettes inconnues d'une Côte-Nord ayant revu son portfolio. L'été prochain suivra l'ouvrage sur Québec. Plus tard viendra le tour de Montréal. Les reporters font, nous dit-on, le pied de grue pour revenir photographier d'autres coins du Québec sous toutes ses coutures. Ils rigolent, ils voient du pays. Qui dit mieux?

Alors quoi? Alors rien. On se dit que ça prenait, et c'est dommage, une œuvre de commande pour nous tendre un miroir plus juste de nous-mêmes et des étrangers pour y poser un regard en biais. Allez renouveler tout seul votre bassin de clichés... N'empêche, la prochaine fois, faudrait bien penser soi-même à se rafraîchir la promo. En attendant, j'ai fait le tour cette semaine, en musée et en album, de photos d'art en forme de pub qui osaient un œil hors de la carte postale. Juste assez pour constater qu'on ne le fait vraiment pas souvent.

MUSIQUE

Paysages musicaux «autres»



Véronique Lacroix est une pédagogue passionnée.

Ne cherchant pas à raviver la querelle des anciens et des modernes, Véronique Lacroix tient en réserve plein d'aphorismes: «La musique du passé fut, à un moment ou l'autre, considérée comme musique d'aujourd'hui» ou «Il est possible de savourer les délices de deux gâteaux même s'ils sont constitués d'ingrédients différents!»

CLÉMENT TRUDEL
LE DEVOIR

Avant même de compléter ses études au Conservatoire, Véronique Lacroix fonda en 1987 son orchestre, l'Ensemble Contemporain de Montréal (ECM), dont le parcours est, depuis, presque sans faille. L'ECM ne fait pas la nique aux grands noms du répertoire classique (qui figurent pour environ 10 % des pièces à ses programmes), mais il occupe avec enthousiasme un créneau de créations d'œuvres de jeunes compositeurs d'ici — environ dix par année. Trois de ces créations sont dues, par exemple, à la talentueuse Ana Sokolovic: *Pesma*, *Cinq locomotives* et *quelques animaux et Géométrie sentimentale*. Cette dernière œuvre figurait au prestigieux festival *Présences 99*, de Radio-France, le mois dernier à Paris, avec des pièces d'une vingtaine d'autres compositeurs du Québec, dont le regretté Claude Vivier et certains des anciens professeurs de Véronique Lacroix: Gilles Tremblay, dont Mme Lacroix vante les classes d'analyse poétiques de poésie, et Michel Gonneville.

Une formule originale

L'utilité de l'ECM dans la trajectoire de Mme Sokolovic? «On a pu l'aider, l'encadrer et surtout lui permettre de développer particulièrement ce qu'elle aimait.» Sur la démarche de tout compositeur, Mme Lacroix glisse avec le sourire: «La composition, c'est comme la natation, ça ne s'apprend pas à distance, il faut que tu plonges à l'eau.»

Le 6 mars, en la salle Gabriel-Cusson du Conservatoire de musique du Québec à Montréal (CMQM) — l'entrée est libre —, le public est convié par l'ECM à découvrir «quatre pay-

sages musicaux originaux» par le truchement d'autant d'œuvres récentes signées par Alain Beauséne, Vincent Collard (28 ans; a déjà 15 compositions à son actif), Patrice Coulombe et Justin Mariner, jeune enseignant à McGill qui est aussi en nomination, avec sa pièce *Relapse*, au concours des jeunes compositeurs de la Société Radio-Canada, qui se tient les 10 et 11 mars à Montréal. L'originalité de la formule proposée par l'ECM tient au fait que ces créations furent précédées de deux concerts-ateliers qui eurent lieu en septembre et octobre, les auteurs y travaillant à vif leurs compositions, se frottant à la fois aux musiciens de l'ECM et au public.

Tout l'art d'un chef d'orchestre dans la spécialité est faite surtout de titres contemporains est de concocter la posologie désirée pour «atténuer les appréhensions» que peut entretenir le public devant cette musique contemporaine qu'il connaît peu ou prou, plaide en gros Véronique Lacroix. Et cela réussit à merveille à ce chef d'orchestre. Par intuition, au départ, avec ses copains du CMQM, elle avait accoté Mozart à Anthony Rosankovic, «l'un des jeunes compositeurs qui nous entouraient». Sept ans plus tard, une fois son statut professionnel reconnu, elle plaçait dans un même programme Mozart (*Concerto pour piano en sol majeur*) et une œuvre dont le pianiste Marc André Hamelin assura la création: *Adonwe*, pour piano et orchestre de 22 musiciens, de Michel Gonneville. Ce programme fut peu après gravé sur disque Port-Royal, à la SRC, et fort bien reçu par la critique.

Une pédagogue passionnée
C'est une pédagogue passionnée

que j'ai en face de moi, durant ces 90 minutes d'entrevue vite écoulées. Une femme qui ne prétend ni à la perfection ni à la stature de «superwoman», et qui assume des risques dans la bonne humeur et une énergie apparemment inaltérable. Elle reconnaît qu'elle en faisait trop — elle a déjà cumulé un certain temps la direction de l'ECM, celle de l'Orchestre symphonique de Scarborough en plus de guider l'Orchestre des jeunes du West Island dont elle eut la direction durant huit ans — et que toute passion, en musique comme dans d'autres sphères, comporte des choix déchirants, parfois des doutes. «Serai-je à la hauteur, pourrai-je toujours repousser les limites comme j'y suis encline?»

Maintenant que l'ECM est en résidence au CMQM où elle enseigne, elle se concentre sur un ensemble et une méthode d'intervention où, après coup, elle découvre une cohérence — le mot revient souvent dans ses propos — qui peut paraître étonnante. Sa stratégie est triple: travailler à la relève chez les compositeurs, «ceux qui seront joués demain par le NEM de Lorraine Vaillancourt ou par l'ensemble de la SMCQ» que dirige Walter Boudreau, les deux formations en vedette à *Présences 99* en janvier à Paris; attirer un public plus nombreux vers la musique contemporaine grâce à divers concerts thématiques; et, enfin, former la relève chez les instrumentistes. Pour les plus jeunes sont présentés périodiquement des concerts intitulés *J'écoute, j'imagine, je compose!*

Avec dix de ses élèves avancés (classe d'interprétation de musique contemporaine), Véronique Lacroix fera une tournée de concerts dans six villes de France à l'invitation de l'Offi-

ce franco-québécois de la jeunesse, du 17 mai au 1^{er} juin, à l'occasion du Printemps du Québec en France. Un avant-goût de la tournée est présenté (concert gratuit) au CMQM le 19 mars alors que l'on présente des œuvres de Jean Lesage, d'André Ristic, d'Eric Morin, d'Edgar Varèse, de Yannick Plamondon et de Pierre Klanaç (on mise sur la génération de cette fin de siècle).

Cette femme qui entend être de son temps admet tout de même son embarras quand on lui demande de citer des auteurs contemporains qui l'auraient davantage impressionnée ou marquée. Elle évoque les «tortures» que vivent les passionnés si on les pousse à choisir, mais finalement s'en tire avec franchise: «Le plaisir de l'interprète n'est pas nécessairement le même que celui de l'auditeur», d'autant que «mon premier contact, c'est sur le papier, avec la partition; je dois en faire une lecture qui évoque des sons, chercher à en atteindre la beauté, la cohérence». Il lui faut du temps, reconnaît-elle, avant d'avoir une appréciation passive (d'auditrice) d'une œuvre.

Véronique Lacroix est spécialisée, elle n'en fait pas de complexe, et tente de profiter de toute occasion pour ajouter à sa connaissance du très vaste monde des créateurs contemporains. On la verra en Ukraine l'automne prochain; elle a déjà été invitée à diriger l'ensemble Barcelone 216 et maints orchestres canadiens ou étrangers. Au nombre des distinctions qui lui furent décernées, il y eut le prix Heinz Unger remis en 1994 au chef d'orchestre canadien le plus prometteur. Personne n'a contesté le diagnostic posé.

Orchestre symphonique des jeunes de Montréal
Louis Lavigneur, directeur artistique et chef titulaire
Le samedi 6 mars 1999 à 20h00
Salle Claude-Champagne, 210, av. Vincent d'Indy, Outremont
Adulte 20,00 \$ Étudiant/Ami 10,00 \$ (places en 1) Rés. 514-385-0064

Francis POULENC *Les biches*, suite
Ludwig van BEETHOVEN *Triple concerto pour violon, violoncelle et piano en ré majeur, op. 56*
Solistes: Claude RICHARD, violon; Hélène GAGNE, violoncelle; Elise RICHARD, piano
Johanne BRAHMS *Symphonie no 2 en ré majeur, op. 73*

Concerts de musique de chambre Allegria

piano Dorothy Fraiberg
violons Denise Lupien & Pascale Beaudry
alto Francine Lupien-Bang
violoncelle Katherine Skorzevska
contrebasse Catherine Lefebvre
flûte Denis Bluteau
clarinette Simon Aldrich
trompette Paul Merkelo

Œuvres de Mozart, Torelli, Prokofiev & Schubert
jeudi 4 mars 1999, 20 heures
Salle Redpath, Université McGill
Entrée libre

En vertu d'une entente avec la Fédération Américaine des Musiciens (A.F.M.), les compagnies de disques subventionnent en partie cet événement musical pour promouvoir la musique active, par l'entremise de la Guilde des Musiciens du Québec.

N.B.
À LA CHAÎNE CULTURELLE DE RADIO-CANADA

www.radio-canada.ca

LES SYMPHONIES PORTUAIRES sont de retour! En direct de Pointe-à-Callière, dans le Vieux-Port de Montréal, on pourra entendre *Sirènes volantes*, du compositeur Jean-François Laporte, conçue pour des sirènes de bateaux, des sifflets de trains et les cloches de la basilique Notre-Dame. Une seconde création du compositeur Silvio Palmieri aura lieu le 7 mars au même endroit. La Chaîne culturelle est le diffuseur officiel de l'événement.

Anim. Hélène Prévost et Éric Létourneau
Réal. Hélène Prévost
Dimanche à 13 h 45

Pour une pause toute en douceur au cœur de la journée, Carole Trahan vous invite au MITAN, une demi-heure de musique apaisante précédant le retour à la maison.
Du lundi au vendredi à 15 h 30

Puis, à L'EMBARQUEMENT, Myra Cree partage non sans audace et humour son goût pour le mariage entre genre musicaux tenus trop souvent éloignés les uns des autres.
Réal. Marie-Claude Sénécal
Du lundi au vendredi à 16 h

La pianiste Brigitte Poulin interprète des œuvres d'Erik Satie à RADIO-CONCERTS.
Anim. Johanne Laurendeau
Réal. Michèle Vaudry
Vendredi à 20 h

LIGNE INFO-CONCERT
En tout temps, composez le (514) 597-3800 à Montréal ou le 1-888-597-3800. Vous saurez tout ce qu'il faut savoir sur les concerts présentés en après-midi et en soirée à la Chaîne culturelle.

101,9 ALLARDVILLE • 100,9 CHICOUTIMI • 95,3 LAMÈQUE • 98,3 MONCTON • 100,7 MONTRÉAL • 102,5 OTTAWA-HULL • 95,3 QUÉBEC • 101,5 RIMOUSKI • 90,7 ESTRIE • 90,3 TORONTO • 104,3 MAURICIE-CENTRE DU QUÉBEC

FONDATION DES MALADRES DU CŒUR
Merci.